NOS AUTEURS CLASSIQUES

ALFRED DE VIGNY

LES DESTINÉES



J. DE GIGORD

LES DESTINÉES

LES DESTINÉES

NOS AUTEURS CLASSIQUES

Collection publiée sous la direction de J. Calvet

Volumes parus :

Balzac : *Eugénie Grandet*, par J. Venzac.

Boileau : *Art poétique et Épîtres*, par H. Gaillard de Champris.

Boileau : *Satires*, par le même.

Bossuet : *Oraisons funèbres*, par G. Truc.

Bossuet : *Pages historiques*, par le même.

Bossuet : *Sermons*, par le même.

Chateaubriand : *Pages choisies*, par F. Oudot.

Chateaubriand : *Mémoires d'outre-tombe*, par A. Petiot.

Chénier : *Poèmes*, par G. Mangeot.

Corneille : *Le Cid*, par R. Morçay.

Corneille : *Horace*, par H. Carrière.

Corneille : *Cinna*, par G. Guilbert.

Corneille : *Polyeucte*, par H. Gaillard de Champris.

Diderot : *Extraits*, par R. Lamy.

Fénelon : *Télémaque*, par H. Doyelle.

La Bruyère : *Les Caractères*, par B. Amoudru.

Lamartine : *Méditations*, par J. Reynaud.

Marivaux : *Le Jeu de l'Amour et du Hasard*, par H. Gaillard de Champris.

Michelet : *Extraits*, par J. Canu.

Molière : *L'Avare*, par H. Gaillard de Champris.

Molière : *Les Femmes savantes*, par F. Oudot.

Molière : *Le Misanthrope*, par J. Calvet.

Molière : *Le Tartuffe*, par le même.

Molière : *Les Précieuses ridicules*, par le même.

Molière : *Le Bourgeois gentilhomme*, par G. Truc.

Montaigne : *Essais*, par J. Coppin.

Montesquieu : *Extraits*, par J. Calvet.

Musset : *Poésies*, par J. Reynaud.

Pascal : *Pensées*, par J. Dedieu.

Racine : *Andromaque*, par G. Guilbert.

Racine : *Athalie*, par H. Gaillard de Champris.

Racine : *Britannicus*, par F. Martin.

Racine : *Esther*, par Th. Rubigny.

Racine : *Iphigénie*, par G. Truc.

Rousseau : *Extraits*, par J. Calvet.

Sand (George) : *La Mare au diable*, par F. Martin.

Mme de Sévigné : *Lettres*, par F. Martin.

Thierry (A.) : *Récits des temps mérovingiens*, par G. Drioux.

Vauvenargues *et autres moralistes du* XVIII*e* *siècle* : Extraits par H. Gaillard de Champris.

Vigny : *Les Destinées*, par J. Calvet.

Voltaire : *Extraits*, par R. Lamy.

NOS AUTEURS CLASSIQUES

ALFRED DE VIGNY

LES DESTINÉES

Introduction et notes par
J. CALVET
Doyen de la Faculté libre des Lettres de Paris

J. DE GIGORD — PARIS VI[e]
15, rue Cassette

INTRODUCTION

POUR COMPRENDRE *LES DESTINEES*

Ce qu'il faut savoir

1° De la vie et de la carrière d'Alfred de Vigny

Voir *Manuel d'Histoire de la Littérature* et retenir les dates suivantes :

1797 Naissance d'Alfred de Vigny à Loches. — 1805 Alfred de Vigny commence ses études à la pension Hix et au Lycée Charlemagne. — 1814 Sous-lieutenant dans les Gendarmes rouges. — 1815 Sous-lieutenant dans la Garde ; garnisons à Vincennes, à Courbevoie. — 1818 Alfred de Vigny publie *Le Bal* dans le *Conservateur*. — 1822 Publication d'*Héléna*. — 1823 Alfred de Vigny est nommé capitaine. — 1825 Mariage d'Alfred de Vigny avec Lydia Bunbury. — 1826 *Cinq Mars*. — 1827 Alfred de Vigny quitte l'armée. — 1829 *Le More de Venise*. — 1831 *La Maréchale d'Ancre*. 1832 *Stello*. — 1833 *Quitte pour la peur*. — 1835 *Chatterton; Servitude et Grandeur Militaire*. — 1837 Edition de ses poèmes dont il date la composition de 1815, 1816, 1818. Mort de la mère d'Alfred de Vigny. Alfred de Vigny entre dans un silence à peu près complet. — 1842 A partir de 1842 jusqu'en 1862, publication dans la *Revue des Deux Mondes* de quelques-uns des poèmes qui constitueront *les Destinées*. — 1845 Alfred de Vigny est élu à l'Académie Française. — 1848 Alfred de Vigny se présente aux élections légis-

latives en Charente et échoue deux fois. — 1848 Alfred de Vigny se retire définitivement au Maine-Giraud en Charente. — 1863 Mort d'Alfred de Vigny à Paris.

Œuvres posthumes : *Les Destinées; Le Journal d'un Poète; Daphné.*

2° *De l'histoire littéraire du* XIX[e] *siècle*

La révolution romantique a rompu avec les règles et les habitudes classiques. Elle a renoncé à puiser à la source gréco-romaine et elle a demandé des inspirations à la Bible, aux littératures du Nord, à l'Italie, à l'Espagne, au moyen âge français. Brisant le contrôle de la raison et des règles auquel Boileau soumettait la poésie, elle a renvoyé le poète à son cœur, à son imagination, à sa fantaisie. A côté des grands poètes romantiques, Victor Hugo, Lamartine, Musset, dont le lyrisme est surtout sentiment ou vision, Vigny représente la poésie philosophique qui traite les plus hauts problèmes de la condition et de la destinée humaine.

3° *De l'origine et de la nature de l'œuvre*

Déçu par la vie dont il attendait beaucoup, ayant perdu la foi dans les traditions de sa race, dans la politique, dans l'amour, dans son avenir littéraire, Vigny se retira dans la solitude du Maine-Giraud, en Charente, et s'enferma dans son pessimisme. L'homme est un condamné, victime d'un destin aveugle; tout dans le corps, dans l'âme et dans la vie lui est souffrance. Jésus-Christ a essayé de secouer ce joug du destin; il n'a réussi qu'à en desserrer les liens. Pour supporter son malheur, il aura recours à un dédain stoïque; et, peut-être, à la longue, trouvera-t-il un réconfort dans l'art, dans l'amour, dans la science, dans la lutte pour le bien, dans le service de l'Esprit pur. Tels

sont les thèmes qu'il traitait, dans la solitude, aux heures rares de l'inspiration. Quelques-uns de ses poèmes parurent à intervalles irréguliers dans la *Revue des Deux Mondes;* d'autres restèrent inédits. L'ensemble publié en volume après sa mort (1864) constitue le recueil des *Destinées.*

4° De la langue d'Alfred de Vigny

La langue de Vigny est *abstraite* parce qu'elle exprime des idées métaphysiques; *précieuse* parce qu'elle a recours à des périphrases et à des métaphores compliquées pour les exprimer; *embarrassée* parce qu'il n'y réussit pas toujours.

Cet embarras se traduit parfois par de fortes anacoluthes et des ellipses qui étonnent.

Qu'il parle... ce qui dure et ce qui doit finir (pour : qu'il parle et qu'il dise ce qui dure...) (*Mont des Oliviers.*)

Il est écrit disant (la construction est double : il est écrit que... on voit un écrit disant.) (*L'Esprit Pur.*)

La langue de Vigny est *archaïque,* fidèle à la tradition classique. Il emploie, comme les classiques, le mot simple que nous avons remplacé par le mot composé (*épandu* pour répandu, *sonne* pour résonne, *pendu* pour suspendu).

— le verbe pronominal pour le verbe passif ou le verbe actif : le bois *va se courber,* les *loups se jouaient.*

— le relatif masculin au sens neutre : *qui peut vous affliger* (qui = quoi).

— certains mots dans un sens périmé : poudre pour poussière, *mémoire* pour gloire, *parloir* pour salon, *reposoir* pour nid.

— des constructions désuètes : *Je te veux demander* pour je veux te demander.

LES DESTINÉES

LES DESTINEES

Ecrit au Maine-Giraud le 27 août 1849, ce poème, qui sert d'introduction au livre, présente l'homme comme un esclave de la Destinée. En vers durs et pesants comme l'airain, Vigny donne la sensation de cet esclavage; on le sent écrasé et haletant sous le fardeau de la condition humaine. Il arriverait presque à comprendre le bienfait de la Rédemption s'il n'était pas retenu par une sorte de fatalisme janséniste qui lui en fait fausser le sens.

Depuis le premier jour de la création,
Les pieds lourds et puissants de chaque Destinée[1]
Pesaient sur chaque tête et sur toute action.

Chaque front se courbait et traçait sa journée,
Comme le front d'un bœuf creuse un sillon profond
Sans dépasser la pierre où sa ligne est bornée.

Ces froides déités liaient le joug de plomb
Sur le crâne et les yeux des hommes leurs esclaves,
Tous errants, sans étoile, en un désert sans fond;

Levant avec effort leurs pieds chargés d'entraves,
Suivant le doigt d'airain dans un cercle fatal,
Le doigt des Volontés inflexibles et graves.

Tristes divinités du monde oriental,
Femmes au voile blanc, immuables statues,
Elles nous écrasaient de leurs poids colossal.

1. Les Destinées sont conçues comme des démons aveugles, donnés à chaque homme comme geôliers par le Destin, à qui Dieu abandonne tout pouvoir sur l'humanité ou dont Dieu lui-même dépend.

Comme un vol de vautours sur le sol abattues,
Dans un ordre éternel, toujours en nombre égal
Aux têtes des mortels sur la terre épandues,

Elles avaient posé leur ongle sans pitié
Sur les cheveux dressés des races éperdues,
Traînant la femme en pleurs et l'homme humilié.

Un soir, il arriva que l'antique planète
Secoua sa poussière. — Il se fit un grand cri :
« Le Sauveur est venu, voici le jeune athlète;

« Il a le front sanglant et le côté meurtri,
« Mais la Fatalité meurt au pied du Prophète[2],
« La Croix monte et s'étend sur nous comme un
[abri! »

Avant l'heure où, jadis, ces choses arrivèrent,
Tout homme était courbé, le front pâle et flétri;
Quand ce cri fut jeté, tous ils se relevèrent.

Détachant les nœuds lourds du joug de plomb du
Toutes les Nations à la fois s'écrièrent : [Sort,
« O Seigneur! est-il vrai? le Destin est-il mort? »

Et l'on vit remonter vers le ciel, par volées,
Les filles du Destin, ouvrant avec effort
Leurs ongles qui pressaient nos races désolées;

Sous leur robe aux longs plis voilant leurs pieds d'ai-
Leur main inexorable et leur face inflexible; [rain,
Montant avec lenteur en innombrable essaim,

D'un vol inaperçu, sans ailes, insensible,
Comme apparaît au soir, vers l'horizon lointain;
D'un nuage orageux l'ascension paisible.

— Un soupir de bonheur sortit du cœur humain.
La terre frissonna dans son orbite immense,
Comme un cheval frémit délivré de son frein.

2. Le Christ est sanglant comme un vaincu, mais c'est par son sang qu'il délivre l'humanité.

Tous les astres émus restèrent en silence,
Attendant avec l'Homme, en la même stupeur[3],
Le suprême décret de la Toute-Puissance,

Quand ces filles du Ciel, retournant au Seigneur,
Comme ayant retrouvé leurs régions natales,
Autour de Jéhovah se rangèrent en chœur;

D'un mouvement pareil levant leurs mains fatales,
Puis chantant d'une voix leur hymne de douleur
Et baissant à la fois leurs fronts calmes et pâles :

« Nous venons demander la Loi de l'avenir.
Nous sommes, ô Seigneur, les froides Destinées
Dont l'antique pouvoir ne devait point faillir[4].

« Nous roulions sous nos doigts les jours et les an-
[nées.
Devons-nous vivre encore ou devons-nous finir,
Des Puissances du ciel, nous, les fortes aînées?

« Vous détruisez d'un coup le grand piège du Sort
Où tombaient tour à tour les races consternées,
Faut-il combler la fosse et briser le ressort?

« Ne mènerons-nous plus ce troupeau faible et morne,
Ces hommes d'un moment, ces condamnés à mort,
Jusqu'au bout du chemin dont nous posions la borne?

« Le moule de la vie était creusé par nous.
Toutes les passions y répandaient leur lave,
Et les événements venaient s'y fondre tous.

« Sur les tables d'airain où notre loi se grave,
Vous effacez le nom de la FATALITÉ,
Vous déliez les pieds de l'homme notre esclave.

3. *Stupeur :* sentiment d'angoisse et d'ignorance absolue qui n'est traversée par aucune lueur.

4. Suivant la croyance grecque qui attribuait l'éternité à *l'ananké.*

« Qui va porter le poids dont s'est épouvanté
Tout ce qui fut créé? ce poids sur la pensée,
Dont le nom est en bas : RESPONSABILITÉ[5]? »

Il se fit un silence, et la terre affaissée
S'arrêta comme fait la barque sans rameurs
Sur les flots orageux, dans la nuit balancée.

Une voix descendit, venant de ces hauteurs
Où s'engendrent, sans fin, les mondes dans l'espace;
Cette voix de la terre emplit les profondeurs :

« Retournez en mon nom, reines, je suis la Grâce.
L'homme sera toujours un nageur incertain
Dans les ondes du temps qui se mesure et passe.

« Vous toucherez son front, ô filles du Destin!
Son bras ouvrira l'eau, qu'elle soit haute ou basse,
Voulant trouver sa place et deviner sa fin.

« Il sera plus heureux, se croyant maître et libre
En luttant contre vous dans un combat mauvais
Où moi seule, d'en haut, je tiendrai l'équilibre.

« De moi naîtra son souffle et sa force à jamais.
Son mérite est le mien, sa loi perpétuelle :
Faire ce que je veux pour venir où JE SAIS[6]. »

Et le chœur descendit vers sa proie éternelle
Afin d'y ressaisir sa domination
Sur la race timide, incomplète et rebelle.

On entendit venir la sombre Légion
Et retomber les pieds des femmes inflexibles,
Comme sur nos caveaux tombe un cercueil de plomb.

5. Les Destinées portent un défi à Dieu : la Fatalité aveugle était responsable du mal qui accable la vie humaine; si elle est brisée, est-ce Dieu qui sera responsable du mal?

6. Avec une précision théologique, en partie déformée par le Jansénisme, Vigny exprime les bienfaits de la Rédemption: lumière, force, sentiment de la liberté, courage, mérite, récompense, tout cela donné par la Grâce.

Chacune prit chaque homme en ses mains invisibles;
Mais, plus forte à présent, dans ce sombre duel.
Notre âme en deuil combat ces Esprits impassibles.

Nous soulevons parfois leur doigt faux et cruel.
La Volonté transporte à des hauteurs sublimes
Notre front éclairé par un rayon du ciel.

Cependant sur nos caps, sur nos rocs, sur nos [cimes[7],
Leur doigt rude et fatal se pose devant nous
Et, d'un coup, nous renverse au fond des noirs [abîmes.

Oh! dans quel désespoir nous sommes encor tous!
Vous avez élargi le COLLIER *qui nous lie*,
Mais qui donc tient la chaîne? — Ah! Dieu Juste, [est-ce vous?

Arbitre libre et fier des actes de sa vie,
Si notre cœur s'entr'ouvre au parfum des vertus,
S'il s'embrase à l'amour, s'il s'élève au génie,

Que l'ombre des Destins, Seigneur, n'oppose plus
A nos belles ardeurs une immuable entrave,
A nos efforts sans fin des coups inattendus[8]!

O sujet d'épouvante à troubler le plus brave!
Questions sans réponse où vos Saints se sont tus!
O Mystère! ô tourment de l'âme forte et grave!

Notre mot éternel est-il : C'ÉTAIT ÉCRIT?
— SUR LE LIVRE DE DIEU, dit l'Orient esclave;
Et l'Occident répond : SUR LE LIVRE DU CHRIST[9].

7. Sur les sommets les plus élevés où la volonté aidée de la Grâce a pu nous porter.

8. Vigny demande la fin de la lutte et du mal, en somme le changement de la condition humaine.

9. Vigny assimile la toute-puissance de la grâce du Christ à la toute-puissance de l'ananké; il oublie que la Grâce est amour et que l'homme y répond par l'amour.

LA MAISON DU BERGER

A EVA

Publié dans la Revue des Deux Mondes, *le* 15 *juillet* 1844, *le poème de la* Maison du Berger *exprime en beaux vers la conception que Vigny se fait de la poésie. La poésie est le tout de l'homme; il ne s'agit pas de la poésie frivole et vénale qui s'est avilie elle-même; il s'agit de la poésie qui traite des grands sentiments humains, de la poésie philosophique. Impossible de la réaliser dans les villes, dans la civilisation matérielle qui tue l'inspiration, dans le tumulte des agitations politiques; il faut fuir dans la solitude de la nature, dans une solitude dont la* Maison du Berger *est le symbole. Mais si l'homme y est seul, la nature méchante ne lui donnera que des conseils d'égoïsme; une compagne idéale, Eva, la femme inspiratrice, lui fera entendre les vrais accents de l'humanité. Conception magnifique, traduite en vers plus parnassiens que romantiques, dans une composition un peu obscure, et une manière qui annonce le symbolisme.*

I

Si ton cœur, gémissant du poids de notre vie,
Se traîne et se débat comme un aigle blessé,
Portant comme le mien, sur son aile asservie,
Tout un monde fatal, écrasant et glacé;
S'il ne bat qu'en saignant par sa plaie immortelle,
S'il ne voit plus l'amour, son étoile fidèle,
Eclairer pour lui seul l'horizon effacé;

Si ton âme enchaînée, ainsi que l'est mon âme,
Lasse de son boulet et de son pain amer,
Sur sa galère en deuil laisse tomber la rame,
Penche sa tête pâle et pleure sur la mer,
Et, cherchant dans les flots une route inconnue,

Y voit, en frissonnant, sur son épaule nue
La lettre sociale écrite avec le fer[10];

Si ton corps, frémissant des passions secrètes,
S'indigne des regards, timide et palpitant;
S'il cherche à sa beauté de profondes retraites
Pour la mieux dérober au profane insultant;
Si ta lèvre se sèche au poison des mensonges,
Si ton beau front rougit de passer dans les songes
D'un impur inconnu qui te voit et t'entend[11] :

Pars courageusement, laisse toutes les villes;
Ne ternis plus tes pieds aux poudres du chemin;
Du haut de nos pensers vois les cités serviles
Comme les rocs fatals de l'esclavage humain.
Les grands bois et les champs sont de vastes asiles
Libres comme la mer autour des sombres îles[12].
Marche à travers les champs une fleur à la main.

La Nature t'attend dans un silence austère;
L'herbe élève à tes pieds son nuage des soirs,
Et le soupir d'adieu du soleil à la terre
Balance les beaux lis comme des encensoirs.
La forêt a voilé ses colonnes profondes,
La montagne se cache, et sur les pâles ondes
Le saule a suspendu ses chastes reposoirs.

Le crépuscule ami s'endort dans la vallée
Sur l'herbe d'émeraude et sur l'or du gazon,
Sous les timides joncs de la source isolée
Et sous le bois rêveur qui tremble à l'horizon,
Se balance en fuyant dans les grappes sauvages,
Jette son manteau gris sur le bord des rivages,
Et des fleurs de la nuit entr'ouvre la prison.

10. Le forçat, se penchant sur l'eau, y voit son épaule nue marquée au fer rouge du signe du bagne; l'homme se voit marqué pour la servitude sociale.

11. En rêve.

12. Les villes enserrées par la fatalité sont comme des îles sombres cernées par la mer libre.

Il est sur la montagne une épaisse bruyère
Où les pas du chasseur ont peine à se plonger,
Qui plus haut que nos fronts lève sa tête altière,
Et garde dans la nuit le pâtre et l'étranger.
Viens y cacher l'amour et ta divine faute;
Si l'herbe est agitée ou n'est pas assez haute,
J'y roulerai pour toi la Maison du Berger.

Elle va doucement avec ses quatre roues,
Son toit n'est pas plus haut que ton front et tes yeux;
La couleur du corail et celle de tes joues
Teignent le char nocturne et ses muets essieux,

. . . .

Je verrai, si tu veux, les pays de la neige,
Ceux où l'astre amoureux dévore et resplendit,
Ceux que heurtent les vents, ceux que la neige as-
[siège,
Ceux où le pôle obscur sous sa glace est maudit.
Nous suivrons du hasard la course vagabonde.
Que m'importe le jour? que m'importe le monde[13]?
Je dirai qu'ils sont beaux quand tes yeux l'auront
[dit[14].

Que Dieu guide à son but la vapeur foudroyante
Sur le fer des chemins qui traversent les monts,
Qu'un ange soit debout sur sa forge bruyante,
Quand elle va sous terre ou fait trembler les ponts
Et, de ses dents de feu, dévorant ses chaudières,
Transperce les cités et saute les rivières,
Plus vite que le cerf dans l'ardeur de ses bonds!

Oui, si l'ange aux yeux bleus ne veille sur sa route,
Et le glaive à la main ne plane et la défend,
S'il n'a compté les coups du levier, s'il n'écoute

13. Le jour : la date. Le monde : le lieu du monde où nous nous trouverons.
14. La poésie sera faite de toutes les réalités de la nature, mais vues à travers un cœur délicat et tendre.

Chaque tour de la roue en son cours triomphant,
S'il n'a l'œil sur les eaux et la main sur la braise,
Pour jeter en éclats la magique fournaise,
Il suffira toujours du caillou d'un enfant.
Sur ce taureau de fer qui fume, souffle et beugle,
L'homme a monté trop tôt. Nul ne connaît encor
Quels orages en lui porte ce rude aveugle,
Et le gai voyageur lui livre son trésor :
Son vieux père et ses fils, il les jette en otage
Dans le ventre brûlant du taureau de Carthage,
Qui les rejette en cendre aux pieds du dieu de l'or.

Mais il faut triompher du temps et de l'espace,
Arriver ou mourir. Les marchands sont jaloux.
L'or pleut sous les charbons de la vapeur qui passe,
Le moment et le but sont l'univers pour nous.
Tous se sont dit : « Allons! » mais aucun n'est le [maître
Du dragon mugissant qu'un savant a fait naître;
Nous nous sommes joués à plus fort que nous tous[15].

Eh bien! que tout circule et que les grandes causes
Sur les ailes de feu lancent les actions,
Pourvu qu'ouverts toujours aux généreuses choses,
Les chemins du vendeur servent les passions!
Béni soit le Commerce au hardi caducée,
Si l'Amour que tourmente une sombre pensée
Peut franchir en un jour deux grandes nations!

Mais à moins qu'un ami menacé dans sa vie
Ne jette, en appelant, le cri du désespoir,
Ou qu'avec son clairon la France nous convie
Aux fêtes du combat, aux luttes du savoir;
A moins qu'au lit de mort une mère éplorée
Ne veuille encor poser sur sa race adorée
Ces yeux tristes et doux qu'on ne doit plus revoir,

15. Curieux exemple de la prévention qu'avaient les hommes de ce temps contre le chemin de fer alors dans sa nouveauté.

Evitons ces chemins. — Leur voyage est sans grâces
Puisqu'il est aussi prompt, sur ses lignes de fer,
Que la flèche lancée à travers les espaces
Qui va de l'arc au but en faisant siffler l'air.
Ainsi jetée au loin, l'humaine créature
Ne respire et ne voit, dans toute la nature,
Qu'un brouillard étouffant que traverse un éclair.

On n'entendra jamais piaffer sur une route
Le pied vif du cheval sur les pavés en feu;
Adieu, voyages lents, bruits lointains qu'on écoute,
Le rire du passant, les retards de l'essieu,
Les détours imprévus des pentes variées,
Un ami rencontré, les heures oubliées,
L'espoir d'arriver tard dans un sauvage lieu.

La distance et le temps sont vaincus. La science
Trace autour de la terre un chemin triste et droit.
Le monde est rétréci par notre expérience[16],
Et l'équateur n'est plus qu'un anneau trop étroit[17].
Plus de hasard. Chacun glissera sur sa ligne,
Immobile, au seul rang que le départ assigne,
Plongé dans un calcul silencieux et froid.

Jamais la rêverie amoureuse et paisible
N'y verra sans horreur son pied blanc attaché;
Car il faut que ses yeux, sur chaque objet visible,
Versent un long regard comme un fleuve épanché,
Qu'elle interroge tout avec inquiétude
Et des secrets divins se faisant une étude,
Marche, s'arrête et marche avec le col penché.

16. Au contraire, les découvertes de la science ont dilaté les limites du monde.

17. Il reproche à la science de ramener toute la réalité vivante à de sèches définitions.

II

Poésie! ô trésor! perle de la pensée!
Les tumultes du cœur, comme ceux de la mer,
Ne sauraient empêcher ta robe nuancée
D'amasser les couleurs qui doivent te former[18].
Mais, sitôt qu'il te voit briller sur un front mâle,
Troublé de ta lueur mystérieuse et pâle,
Le vulgaire effrayé commence à blasphémer.

Le pur enthousiasme est craint des faibles âmes
Qui ne sauraient porter son ardeur ni son poids.
Pourquoi le fuir? — La vie est double dans les [flammes.
D'autres flambeaux divins nous brûlent quelquefois :
C'est le Soleil du ciel, c'est l'Amour, c'est la Vie;
Mais qui de les éteindre a jamais eu l'envie?
Tout en les maudissant, on les chérit tous trois.

La Muse a mérité les insolents sourires
Et les soupçons moqueurs qu'éveille son aspect.
Dès que son œil chercha le regard des satyres,
Sa parole trembla, son serment fut suspect;
Il lui fut interdit d'enseigner la sagesse.
Au passant du chemin elle criait : « Largesse! »
Le passant lui donna sans crainte et sans respect[19].

Ah! fille sans pudeur, fille du saint Orphée,
Que n'as-tu conservé ta belle gravité!

18. L'agitation des flots n'empêche pas la perle de se former; le tumulte des passions n'empêche pas la poésie de se former dans le cœur.

19. La poésie s'est avilie en cherchant à flatter les passions grossières et les grands qui la payaient.

Tu n'irais pas ainsi, d'une voix étouffée,
Chanter aux carrefours impurs de la cité;
Tu n'aurais pas collé sur le coin de ta bouche
Le coquet madrigal, piquant comme une mouche,
Et, près de ton œil bleu, l'équivoque effronté[20]...

. . . .

Vestale aux feux éteints! les hommes les plus graves
Ne posent qu'à demi ta couronne à leur front;
Ils se croient arrêtés, marchant dans tes entraves,
Et n'être que poète est pour eux un affront[21],
Ils jettent leurs pensers aux vents de la tribune,
Et ces vents, aveuglés comme l'est la Fortune[22],
Les rouleront comme elle et les emporteront.

Ils sont fiers et hautains dans leur fausse attitude,
Mais le sol tremble aux pieds de ces tribuns romains.
Leurs discours passagers flattent avec étude
La foule qui les presse et qui leur bat des mains;
Toujours renouvelé sous ses étroits portiques,
Ce parterre ne jette aux acteurs politiques
Que des fleurs sans parfums, souvent sans lende-
[mains.

Ils ont pour horizon leur salle de spectacle;
La chambre où ces élus donnent leurs faux combats
Jette en vain, dans son temple, un incertain oracle,
Le peuple entend de loin le bruit de leurs débats;
Mais il regarde encor le jeu des assemblées
De l'œil dont ses enfants et ses femmes troublées
Voient le terrible essai des vapeurs aux cent bras[23].

20. Allusion aux chansons de Béranger et à la poésie érotique genre Parny.

21. Lamartine, qui abandonne à peu près la poésie pour la politique.

22. La Fortune distribue ses biens sans considérer le mérite.

23. Par vapeurs, il faut entendre probablement la machine à vapeur, la locomotive, dont les leviers sont les bras.

L'ombrageux paysan gronde à voir qu'on dételle,
Et que pour le scrutin on quitte le labour[24],
Cependant le dédain de la chose immortelle
Tient jusqu'au fond du cœur quelque avocat d'un
[jour.
Lui qui doute de l'âme, il croit à ses paroles.
Poésie, il se rit de tes graves symboles,
O toi des vrais penseurs impérissable amour!

Comment se garderaient les profondes pensées
Sans rassembler leurs feux dans ton diamant pur
Qui conserve si bien leurs splendeurs condensées?
Ce fin miroir solide, étincelant et dur,
Reste des nations mortes, durable pierre
Qu'on trouve sous ses pieds lorsque dans la poussière
On cherche les cités sans en voir un seul mur[25],

Diamant sans rival, que tes feux illuminent
Les pas lents et tardifs de l'humaine Raison!
Il faut, pour voir de loin les peuples qui cheminent,
Que le Berger t'enchâsse au toit de sa Maison.
Le jour n'est pas levé, — Nous en sommes encore
Au premier rayon blanc qui précède l'aurore
Et dessine la terre aux bords de l'horizon.

Les peuples tout enfants à peine se découvrent
Par-dessus les buissons nés pendant leur sommeil,
Et leur main, à travers les ronces qu'ils entr'ouvrent,
Met aux coups mutuels le premier appareil[26].
La barbarie encor tient nos pieds dans sa gaine.
Le marbre des vieux temps jusqu'aux reins nous en-
[chaîne,
Et tout homme énergique au dieu Terme est pareil[27].

24. Le peuple n'est pas encore accoutumé au régime parlementaire et aux élections.

25. La poésie conserve les grandes pensées; l'art garde le souvenir des civilisations disparues.

26. La civilisation est à ses débuts; son premier geste est de soigner les blessés puisqu'elle ne peut pas empêcher les batailles.

27. Le dieu Terme, marquant la limite qui ne doit pas bouger, a les jambes engagées dans la pierre.

Mais notre esprit rapide en mouvements abonde;
Ouvrons tout l'arsenal de ses puissants ressorts.
L'invisible est réel. Les âmes ont leur monde
Où sont accumulés d'impalpables trésors.
Le Seigneur contient tout dans ses deux bras im-
[menses,
Son Verbe est le séjour de nos intelligences,
Comme ici-bas l'espace est celui de nos corps.

III

Eva, qui donc es-tu? Sais-tu bien ta nature[28]?
Sais-tu quel est ici ton but et ton devoir?
Sais-tu que, pour punir l'homme, sa créature,
D'avoir porté la main sur l'arbre du savoir,
Dieu permit qu'avant tout, de l'amour de soi-même
En tout temps, à tout âge, il fît son bien suprême,
Tourmenté de s'aimer, tourmenté de se voir?

Mais, si Dieu près de lui t'a voulu mettre, ô femme!
Compagne délicate! Eva! sais-tu pourquoi?
C'est pour qu'il se regarde au miroir d'une autre âme,
Qu'il entende ce chant qui ne vient que de toi :
— L'enthousiasme pur dans une voix suave.
C'est afin que tu sois son juge et son esclave
Et règnes sur sa vie en vivant sous sa loi.

Ta parole joyeuse a des mots despotiques;
Tes yeux sont si puissants, ton aspect est si fort
Que les rois d'Orient ont dit dans leurs cantiques[29]
Ton regard redoutable à l'égal de la mort;
Chacun cherche à fléchir tes jugements rapides...
— Mais ton cœur, qui dément tes formes intrépides,
Cède sans coup férir aux rudesses du sort.

28. Eva n'est pas une personne déterminée; c'est l'inspiratrice comme la Béatrice de Dante.

29. Pour cet éloge de la femme, Vigny s'inspire du *Cantique des Cantiques* de Salomon qui est désigné ici par *les rois d'Orient*.

Ta pensée a des bonds comme ceux des gazelles.
Mais ne saurait marcher sans guide et sans appui.
Le sol meurtrit ses pieds, l'air fatigue ses ailes,
Son œil se ferme au jour dès que le jour a lui;
Parfois sur les hauts lieux d'un seul élan posée,
Troublée au bruit des vents, ta mobile pensée
Ne peut seule y veiller sans crainte et sans ennui.

Mais aussi tu n'as rien de nos lâches prudences,
Ton cœur vibre et résonne au cri de l'opprimé,
Comme dans une église aux austères silences
L'orgue entend un soupir et soupire alarmé.
Tes paroles de feu meuvent les multitudes,
Tes pleurs lavent l'injure et les ingratitudes,
Tu pousses par le bras l'homme... Il se lève armé[30].

C'est à toi qu'il convient d'ouïr les grandes plaintes
Que l'humanité triste exhale sourdement.
Quand le cœur est gonflé d'indignations saintes,
L'air des cités l'étouffe à chaque battement.
Mais de loin les soupirs des tourmentes civiles,
S'unissant au-dessus du charbon noir des villes,
Ne forment qu'un grand mot qu'on entend clairement.

Viens donc! le ciel pour moi n'est plus qu'une auréole
Qui t'entoure d'azur, t'éclaire et te défend;
La montagne est ton temple et le bois sa coupole.
L'oiseau n'est sur la fleur balancé par le vent,
Et la fleur ne parfume et l'oiseau ne soupire
Que pour mieux enchanter l'air que ton sein respire;
La terre est le tapis de tes beaux pieds d'enfant.

Eva, j'aimerai tout dans les choses créées,
Je les contemplerai dans ton regard rêveur
Qui partout répandra ses flammes colorées
Son repos gracieux, sa magique saveur :

30. Cet éloge ne contredit pas les invectives adressées à la femme dans *la Colère de Samson;* il s'agit ici de la femme idéale et pure.

Sur mon cœur déchiré viens poser ta main pure,
Ne me laisse jamais seul avec la Nature,
Car je la connais trop pour n'en pas avoir peur.

Elle me dit : « Je suis l'impassible théâtre
Que ne peut remuer le pied de ses acteurs;
Mes marches d'émeraude et mes parvis d'albâtre,
Mes colonnes de marbre ont les dieux pour sculp-
[teurs.
Je n'entends ni vos cris ni vos soupirs; à peine
Je sens passer sur moi la comédie humaine
Qui cherche en vain au ciel ses muets spectateurs.

« Je roule avec dédain, sans voir et sans entendre,
A côté des fourmis les populations;
Je ne distingue pas leur terrier de leur cendre,
J'ignore en les portant les noms des nations.
On me dit une mère, et je suis une tombe.
Mon hiver prend vos morts comme son hécatombe,
Mon printemps ne sent pas vos adorations.

« Avant vous, j'étais belle et toujours parfumée,
J'abandonnais au vent mes cheveux tout entiers;
Je suivais dans les cieux ma route accoutumée,
Sur l'axe harmonieux des divins balanciers.
Après vous, traversant l'espace où tout s'élance,
J'irai seule et sereine, en un chaste silence
Je fendrai l'air du front et de mes seins altiers[31]. »

C'est là ce que me dit sa voix triste et superbe,
Et dans mon cœur alors je la hais, et je vois
Notre sang dans son onde et nos morts sous son herbe
Nourrissant de leurs sucs la racine des bois.

31. Cette vue réaliste de la nature aveugle s'oppose aux vagues déclamations des romantiques, de Lamartine et de Victor Hugo qui célèbrent la nature bienfaisante.

Et je dis à mes yeux qui lui trouvaient des charmes :
« Ailleurs tous vos regards, ailleurs toutes vos larmes,
Aimez ce que jamais on ne verra deux fois[32]. »

Oh! qui verra deux fois ta grâce et ta tendresse,
Ange doux et plaintif qui parle en soupirant?
Qui naîtra comme toi portant une caresse
Dans chaque éclair tombé de ton regard mourant,
Dans les balancements de ta tête penchée,
Dans ta taille indolente et mollement couchée,
Et dans ton pur sourire amoureux et souffrant?

Vivez, froide Nature, et revivez sans cesse
Sous nos pieds, sur nos fronts, puisque c'est votre
Vivez, et dédaignez, si vous êtes déesse, [loi;
L'homme, humble passager, qui dut vous être un Roi;
Plus que tout votre règne et que ses splendeurs vaines
J'aime la majesté des souffrances humaines :
Vous ne recevrez pas un cri d'amour de moi.

Mais toi, ne veux-tu pas, voyageuse indolente,
Rêver sur mon épaule, en y posant ton front?
Viens du paisible seuil de la maison roulante
Voir ceux qui sont passés et ceux qui passeront.
Tous les tableaux humains qu'un Esprit pur m'ap-
[porte
S'animeront pour toi, quand devant notre porte
Les grands pays muets longuement s'étendront.

Nous marcherons ainsi, ne laissant que notre ombre
Sur cette terre ingrate où les morts ont passé;
Nous nous parlerons d'eux à l'heure où tout est
Où tu te plais à suivre un chemin effacé, [sombre,
A rêver, appuyée aux branches incertaines,
Pleurant, comme Diane au bord de ses fontaines[33],
Ton amour taciturne et toujours menacé.

32. La nature est toujours implacablement la même; seule l'âme humaine varie, seul le visage humain, travaillé par la douleur, se renouvelle.

33. L'amour inspirateur de la femme pour le poète est toujours menacé par les passions et par tous les ennemis de la poésie.

LA SAUVAGE

Dans la Maison du Berger, *Vigny maudit les excès de la civilisation matérialiste, mais il croyait, comme il le dit dans une lettre à Camilla Maunoir, que la civilisation a apporté aux sauvages des dons qu'ils ont eu tort de repousser : le culte du lien social, de la famille, de la continuité familiale, le respect de la femme. C'est le sens de ce poème allégorique, un peu embarrassé de forme. Il est inspiré à Vigny par les efforts civilisateurs de l'Angleterre.* La Sauvage *parut dans la* Revue des Deux Mondes *le* 15 *janvier* 1843.

Dans le recueil des Destinées, *avant la* Sauvage *se trouve un poème écrit en* 1862 *qui a pour titre :* Les Oracles. *Ce sont des considérations d'histoire et de philosophie politiques assez confuses.*

I

Solitudes que Dieu fit pour le Nouveau Monde,
Forêts, vierges encor, dont la voûte profonde
A d'éternelles nuits que les brûlants soleils
N'éclairent qu'en tremblant par deux rayons ver-
[meils[34]
(Car le couchant peut seul et seule peut l'aurore
Glisser obliquement au pied du sycomore),
Pour qui, dans l'abandon, soupirent vos cyprès?
Pour qui sont épaissis ces joncs luisants et frais?
Quels pas attendez-vous pour fouler vos prairies?
De quels peuples éteints étiez-vous les patries?
Les pieds de vos grands pins, si jeunes[35] et si forts,
Sont-ils entrelacés sur la tête des morts?
Et vos gémissements sortent-ils de ces urnes
Que trouve l'Indien sous ses pas taciturnes?
Et ces bruits du désert, dans la plaine entendus,
Est-ce un soupir dernier des royaumes perdus[36]?
Votre nuit est bien sombre et le vent seul murmure.

34. Deux rayons : celui du matin et celui du soir.
35. *Si jeunes,* en apparence, malgré leur antiquité.
36. Dans *Le Cor,* le son d'un cor éveille en Vigny toute une scène épique; le procédé est ici le même.

Une peur inconnue accable la nature.
Les oiseaux sont cachés dans le creux des pins noirs,
Et tous les animaux ferment leurs reposoirs[37]
Sous l'écorce, ou la mousse, ou parmi les racines,
Ou dans le creux profond des vieux troncs en ruines.
— L'orage sonne au loin, le bois va se courber.
De larges gouttes d'eau commencent à tomber;
Le combat se prépare et l'immense ravage
Entre la nue ardente et la forêt sauvage.

II

— Qui donc cherche sa route en ces bois ténébreux?
Une pauvre Indienne au visage fiévreux,
Pâle et portant au sein un faible enfant qui pleure.
Sur un sapin tombé, pont tremblant qu'elle effleure,
Elle passe, et sa main tient sur l'épaule un poids
Qu'elle baise[38] : autre enfant pendu comme un car-
Malgré sa volonté, sa jeunesse et sa force, [quois.
Elle frissonne encor sous le pagne d'écorce
Et tient sur ses deux fils la laine aux plis épais,
Sa tunique et son lit dans la guerre et la paix[39].
— Après avoir longtemps examiné les herbes
Et la trace des pieds sur leurs épaisses gerbes
Ou sur le sable fin des ruisseaux abondants,
Elle s'arrête et cherche avec des yeux ardents
Quel chemin a suivi dans les feuilles froissées
L'homme de la *Peau-Rouge* aux guerres insensées.
Comme la lice errante, affamée et chassant,
Elle flaire l'odeur du sauvage passant,
Indien, ennemi de sa race indienne,
Et de qui la famille a massacré la sienne[40].
Elle écoute, regarde et respire à la fois

37. *Reposoir :* le mot est pris à Chateaubriand et désigne le nid, la demeure.
38. Les mouvements sont incohérents.
39. Cette couverture de laine est son seul bien, son vêtement et son lit, en tout temps.
40. Elle est victime de guerres fratricides que la civilisation fera cesser.

La marche des Hurons sur les feuilles des bois;
Un cri lointain l'effraye, et dans la forêt verte
Elle s'enfonce enfin par une route ouverte.
Elle sait que les blancs, par le fer et le feu,
Ont troué ces grands bois semés des mains de Dieu,
Et, promenant au loin la flamme qui calcine,
Pour labourer la terre ont brûlé la racine,
L'arbre et les joncs touffus que le fleuve arrosait.
Ces Anglais qu'autrefois sa tribu méprisait
Sont maîtres sur sa terre, et l'Osage indocile [40 bis]
Va chercher leur foyer pour demander asile.

III

Elle entre en une allée où d'abord elle voit
La barrière d'un parc. — Un chemin large et droit
Conduit à la maison de forme britannique,
Où le bois est cloué dans les angles de brique,
Où le toit invisible entre un double rempart
S'enfonce, où le charbon fume de toute part[41],
Où tout est clos et sain, où vient blanche et luisante
S'unir à l'ordre froid la propreté décente[42].
Fermée à l'ennemi, la maison s'ouvre au jour,
Légère comme un kiosk[43], forte comme une tour.
Le chien de Terre-Neuve y hurle près des portes,
Et des blonds serviteurs les agiles cohortes
S'empressent en silence aux travaux familiers,
Et, les plateaux en main, montent les escaliers.
Deux filles de six ans aux lèvres ingénues
Attachaient des rubans sur leurs épaules nues;
Mais, voyant l'Indienne, elles courent; leur main
L'appelle et l'introduit par le large chemin

40 *bis*. L'Osage : c'est le nom que Chateaubriand donne aux tribus indiennes les plus rebelles.

41. Au milieu des bois, c'est inattendu, mais il faut ce charbon pour faire anglais.

42. Synthèse de la civilisation britannique.

43. *Kiosk*, orthographe de Vigny; pavillon turc ouvert de toutes parts.

Dont elles ont ouvert, à deux bras, la barrière;
Et caressant déjà la pâle aventurière :
« As-tu de beaux colliers d'azaléa pour nous[44]?
Ces mocassins musqués, si jolis et si doux[45],
Que ma mère à ses pieds ne veut d'autre chaussure?
Et les peaux de castor, les a-t-on sans morsure?
Vends-tu le lait des noix et la sagamité[46]?
Le pain anglais n'a pas tant de suavité.
C'est Noël aujourd'hui, Noël est notre fête,
A nous, enfants; vois-tu? la Bible est déjà prête;
Devant l'orgue ma mère et nos sœurs vont s'asseoir,
Mon frère est sur la porte et mon père au parloir[47]. »

L'Indienne aux grands yeux leur sourit sans répon-
[dre,
Regarde tristement cette maison de Londre
Que le vent malfaiteur[48] apporta dans ses bois,
Au lieu d'y balancer le hamac d'autrefois.
Mais elle entre à grands pas, de cet air calme et grave
Près duquel tout regard est un regard d'esclave.

Le parloir est ouvert, un pupitre au milieu;
Le père y lit la Bible à tous les gens du lieu[49],
Sa femme et ses enfants sont debout et l'écoutent,
Et des chasseurs de daims, que les Hurons redoutent,
Défricheurs de forêts et tueurs de bison,
Valets et laboureurs, composent la maison.

Le maître est jeune et blond, vêtu de noir, sévère,
D'aspect et d'un maintien qui veut qu'on le révère.
L'Anglais-Américain, nomade[50] et protestant,
Pontife en sa maison, y porte en l'habitant

44. *Azaléas :* graines dures de couleur voyante.
45. *Mocassins :* chaussures légères qui sentent le musc.
46. *Sagamité :* pain fait avec de la pâte de maïs.
47. *Parloir :* le salon.
48. L'orage malfaisant de la conquête.
49. C'est une sorte de missionnaire puritain qui préside une réunion religieuse.
50. *Nomade :* en ce sens qu'il se déplace quand son œuvre est faite.

Un seul livre[51], et partout où, pour l'heure, il réside,
De toute question sa papauté décide;
Sa famille est croyante[52], et, sans autel, il sert,
Prêtre et père à la fois, son Dieu dans un désert.
Celui qui règne ici d'une façon hautaine
N'a point voulu parer sa maison puritaine;
Mais l'œil trouve un miroir sur les aciers brunis,
La main se réfléchit sur les meubles vernis;
Nul tableau sur les murs ne fait briller l'image
D'un pays merveilleux, d'un grand homme ou d'un [sage,
Mais, sous un cristal pur, orné d'un noir feston,
Un billet en dix mots qu'écrivit Washington[53].
Quelques livres rangés, dont le premier, Shakspeare
(Car des deux bords anglais ses deux pieds ont l'em- [pire[54]),
Attendent dans un angle, à leur taille ajusté,
Les lectures du soir et les heures du thé.
Tout est prêt et rangé dans sa juste mesure,
Et la maîtresse, assise au coin d'une embrasure,
D'un sourire angélique et d'un doigt gracieux,
Fait signe à ses enfants de baisser leurs beaux yeux.

IV

— La sauvage Indienne au milieu d'eux s'avance :
« Salut, maître. Moi, femme et seule en ta présence,
Je te viens demander asile en ta maison;
Nourris mes deux enfants; tiens-moi, dans ta prison,
Esclave de tes fils et de tes filles blanches,
Car ma tribu n'est plus, et ses dernières branches
Sont mortes. Les Hurons, cette nuit, ont scalpé
Mes frères; mon mari ne s'est point échappé;

51. La Bible, règle de sa pensée et de sa vie.
52. Elle accepte ses décisions.
53. Le grand homme, l'initiateur de la civilisation en Amérique.
54. Etrange manière de dire que Shakespeare est lu en Amérique autant qu'en Angleterre.

Nos hameaux sont brûlés comme aussi la prairie.
J'ai sauvé mes deux fils à travers la tuerie;
Je n'ai plus de hamac, je n'ai plus de maïs,
Je n'ai plus de parents, je n'ai plus de pays. »
— Elle dit sans pleurer et sur le seuil se pose,
Sans que sa ferme voix ajoute aucune chose.

Le maître, d'un regard intelligent, humain,
Interroge sa femme en lui serrant la main.
« Ma sœur[55], dit-il ensuite, entre dans ma famille;
Tes pères ne sont plus; que leur dernière fille
Soit sous mon toit solide accueillie, et chez moi
Tes enfants grandiront innocents comme toi;
Ils apprendront de nous, travailleurs, que la terre
Est sacrée et confère un droit héréditaire
A celui qui la sert de son bras endurci
Caïn le laboureur a sa revanche ici[56],
Et le chasseur Abel va, dans ses forêts vides,
Voir errer et mourir ses familles livides,
Comme des loups perdus qui se mordent entre eux,
Aveuglés par la rage, affamés, malheureux,
Sauvages animaux sans but, sans loi, sans âme,
Pour avoir dédaigné le Travail et la Femme.

« Hommes à la peau rouge! Enfants, qu'avez-vous [fait?
Dans l'air d'une maison votre cœur étouffait,
Vous haïssiez la paix, l'ordre et les lois civiles,
Et la sainte union des peuples dans les villes,
Et vous voilà cernés dans l'anneau grandissant.
C'est la Loi qui, sur vous, s'avance en vous pressant.
La Loi d'Europe est lourde, impassible et robuste,
Mais son cercle est divin, car au centre est le Juste[57].

55. C'est le mot essentiel de la civilisation qui fonde la fraternité humaine.

56. Sa revanche sur les nomades. Vigny a trop l'habitude de la Bible pour appeler Abel un chasseur; ne faut-il pas lire *pasteur?*

57. La colonisation, même anglaise, ne s'est pas toujours inspirée de la justice.

Sur les deux bords des mers vois-tu de tout côté
S'établir lentement cette grave beauté?
Prudente fée, elle a, dans sa marche cyclique
Sur chacun de ses pas mis une République.
Elle dit, en fondant chaque neuve cité :
« Vous m'appelez la Loi, je suis la Liberté. »
Sur le haut des grands monts, sur toutes les collines,
De la Louisiane aux deux sœurs Carolines,
L'œil de l'Européen qui l'aime et la connaît
Sait voir planer, de loin, sa pique et son bonnet,
Son bonnet phrygien, cette pourpre où s'attache,
Pour abattre les bois, une puissante hache.
Moi, simple pionnier, au nom de la raison,
J'ai planté cette pique au seuil de ma maison,
Et j'ai, tout au milieu des forêts inconnues,
Avec ce fer de hache ouvert des avenues;
Mes fils, puis, après eux, leurs fils et leurs neveux,
Faucheront tout le reste avec leurs bras nerveux.
Et la terre où je suis doit être aussi leur terre :
Car de la sainte Loi tel est le caractère
Qu'elle a de la Nature interprété les cris.
Tourne sur tes enfants tes grands yeux attendris,
Ma sœur, et sur ton sein. — Cherche bien si la vie
Y coule pour toi seule. — Es-tu donc assouvie
Quand brille la santé sur ton front triomphant?
— Que dit le sein fécond de la mère à l'enfant?
Que disent, en tombant des veines azurées,
Que disent, en courant, les gouttes épurées?
Que dit le cœur qui bat et les pousse à grands flots?
— Ah! le sein et le cœur, dans les divins sanglots
Où les soupirs d'amour aux douleurs se confondent,
Aux morsures d'enfant le cœur, le sein répondent :
« A toi mon âme, à toi ma vie, à toi mon sang
« Qui du cœur de ma mère au fond du tien descend,
« Et n'a passé par moi, par mes chastes mamelles,
« Qu'issu du philtre pur des sources maternelles;
« Que tout ce qui fut mien soit tien, ainsi que lui! »
. . . .

« Oui! dit la blonde Anglaise en l'interrompant. — [Oui[58]! »
Répéta l'Indienne en offrant le breuvage
De son sein nu et brun à son enfant sauvage,
Tandis que l'autre fils lui tendait les deux bras.

« Sois donc notre convive, avec nous tu vivras,
Poursuivit le jeune homme, et peut-être, chrétienne,
Un jour, ma forte loi, femme, sera la tienne,
Et tu célébreras avec nous, tes amis,
La fête de Noël au foyer de tes fils. »

LA COLÈRE DE SAMSON

Ce poème écrit en 1839 *et publié dans la* Revue des Deux Mondes *le* 15 *janvier* 1864 *est un des plus violemment personnels d'Alfred de Vigny. Trahi par Marie Dorval, il fait porter sa colère sur toutes les femmes au moyen d'un symbole qu'il emprunte à la Bible. Dalila a trahi Samson qui a d'abord pardonné, puis, pris de dégoût, s'est abandonné à la mort. Dans le poème, Samson prononce ses invectives vengeresses pendant que Dalila dort à ses pieds. Voici un fragment de ce monologue exaspéré :*

Une lutte éternelle, en tout temps, en tout lieu,
Se livre sur la terre, en présence de Dieu,
Entre la bonté d'Homme et la ruse de Femme,
Car la femme est un être impur de corps et d'âme...
Plus fort il sera né, mieux il sera vaincu,
Car plus le fleuve est grand et plus il est ému.
Quand le combat que Dieu fit pour la créature
Et contre son semblable et contre la nature

58. L'Indienne se soumet parce qu'on a fait appel à son instinct de mère et expliqué la civilisation par la maternité.

Force l'Homme à chercher un sein où reposer,
Quand ses yeux sont en pleurs, il lui faut un baiser.
Mais il n'a pas encore fini toute sa tâche :
Vient un autre combat plus secret, traître et lâche;
Sous son bras, sur son cœur se livre celui-là;
Et, plus ou moins, la Femme est toujours Dalila....
Donc, ce que j'ai voulu, Seigneur, n'existe pas!
Celle à qui va l'amour et de qui vient la vie,
Celle-là, par orgueil, se fait notre ennemie.
La Femme est, à présent, pire que dans ces temps
Où, voyant les humains, Dieu dit: « Je me repens!... »
Eternel! Dieu des Forts! vous savez que mon âme
N'avait pour aliment que l'amour d'une femme,
Puisant dans l'amour seul plus de sainte vigueur
Que mes cheveux divins n'en donnaient à mon cœur.
Jugez-nous. — La voila sur mes pieds endormie,
Trois fois elle a vendu mes secrets et ma vie,
Trois fois elle a versé des pleurs fallacieux
Qui n'ont pu me cacher la rage de ses yeux;
Honteuse qu'elle était plus encor qu'étonnée
De se voir découverte ensemble et pardonnée;
Car la bonté de l'Homme est forte, et sa douceur
Ecrase, en l'absorbant, l'être faible et menteur...
Mais enfin je suis las. — J'ai l'âme si pesante,
Que mon corps gigantesque et ma tête puissante
Qui soutiennent le poids des colonnes d'airain
Ne la peuvent porter avec tout son chagrin...
Toujours mettre sa force à garder sa colère
Dans son cœur offensé, comme en un sanctuaire
D'où le feu s'échappant irait tout dévorer,
Interdire à ses yeux de voir ou de pleurer,
C'est trop! — Dieu, s'il le veut, peut balayer ma [cendre,
J'ai donné mon secret, Dalila va le vendre.
Qu'ils seront beaux, les pieds de celui qui viendra
Pour m'annoncer la mort! — Ce qui sera, sera!

LA MORT DU LOUP

Ce poème parut dans la Revue des Deux-Mondes *le* 1er *février* 1843. *Le point de départ en est probablement une anecdote de chasse et donc un souvenir personnel. Mais si le loup, animal lâche et vil, devient ici le type du courage stoïque, c'est à Byron que Vigny emprunte cette interprétation symbolique. Au fond, peu lui importe l'anecdote; Vigny veut dire toute l'amertume de son pessimisme et sa colère contre la vie. Embarrassé et froid dans le récit de la chasse, son vers devient direct, précis et d'une dureté de métal pour exprimer la doctrine du stoïcien désespéré.*

I

Les nuages couraient sur la lune enflammée[59]
Comme sur l'incendie on voit fuir la fumée,
Et les bois étaient noirs jusques à l'horizon.
Nous marchions, sans parler, dans l'humide gazon,
Dans la bruyère épaisse et dans les hautes brandes[60],
Lorsque, sous des sapins pareils à ceux des Landes,
Nous avons aperçu les grands ongles marqués
Par les loups voyageurs que nous avions traqués.
Nous avons écouté, retenant notre haleine
Et le pas suspendu. — Ni le bois ni la plaine
Ne poussaient un soupir dans les airs; seulement
La girouette en deuil criait au firmament;
Car le vent, élevé bien au-dessus des terres,
N'effleurait de ses pieds que les tours solitaires,

59. La vie et la douleur jettent surtout de profondes racines dans les cœurs solitaires et désolés : le chameau supporte sans se plaindre les plus pesants fardeaux, et *le loup sait mourir en silence*... De tels exemples nous seraient-ils donnés en vain? Si des animaux d'un naturel ignoble et sauvage souffrent avec résignation, ne pourrions-nous pas, nous, formés d'un limon plus noble, braver les malheurs de la vie?... Ce n'est qu'un jour. (Lord Byron, *Childe Harold*, ch. IV, st. XXI.)

60. *Brandes :* c'est le nom des hautes bruyères des Landes.

Et les chênes d'en bas, contre les rocs penchés,
Sur leurs coudes semblaient endormis et couchés.
Rien ne bruissait donc, lorsque, baissant la tête,
Le plus vieux des chasseurs qui s'étaient mis en quête
A regardé le sable en s'y couchant; bientôt,
Lui que jamais ici l'on ne vit en défaut,
A déclaré tout bas que ces marques récentes
Annonçaient la démarche et les griffes puissantes
De deux grands loups-cerviers[61] et de deux louve-
[teaux.
Nous avons tous alors préparé nos couteaux,
Et, cachant nos fusils et leurs lueurs trop blanches,
Nous allions pas à pas en écartant les branches.
Trois s'arrêtent, et moi, cherchant ce qu'ils
[voyaient[62],
J'aperçois tout à coup deux yeux qui flamboyaient,
Et je vois au delà quatre formes légères
Qui dansaient sous la lune au milieu des bruyères,
Comme font chaque jour, à grand bruit, sous nos
[yeux,
Quand le maître revient, les lévriers joyeux.
Leur forme était semblable et semblable la danse;
Mais les enfants du Loup se jouaient en silence,
Sachant bien qu'à deux pas, ne dormant qu'à demi,
Se couche dans ses murs l'homme, leur ennemi.
Le père était debout, et plus loin, contre un arbre,
Sa Louve reposait comme celle de marbre
Qu'adoraient les Romains, et dont les flancs velus
Couvaient les demi-dieux Rémus et Romulus.
Le Loup vient et s'assied, les deux jambes dressées
Par leurs ongles crochus dans le sable enfoncées.
Il s'est jugé perdu, puisqu'il était surpris,
Sa retraite coupée et tous ses chemins pris;
Alors il a saisi, dans sa gueule brûlante,
Du chien le plus hardi la gorge pantelante

61. *Loups-cerviers :* loups vigoureux qui s'attaquent même aux cerfs.

62. Cherchant des yeux ce qu'ils apercevaient déjà.

Et n'a pas desserré ses mâchoires de fer,
Malgré nos coups de feu qui traversaient sa chair
Et nos couteaux aigus qui, comme des tenailles,
Se croisaient en plongeant dans ses larges entrailles,
Jusqu'au dernier moment où le chien étranglé,
Mort longtemps avant lui, sous ses pieds a roulé.
Le Loup le quitte alors et puis il nous regarde.
Les couteaux lui restaient au flanc jusqu'à la garde,
Le clouaient au gazon tout baigné de son sang;
Nos fusils l'entouraient en sinistre croissant.
— Il nous regarde encore, ensuite il se recouche
Tout en léchant le sang répandu sur sa bouche,
Et, sans daigner savoir comment il a péri[63],
Refermant ses grands yeux, meurt sans jeter un cri.

II

J'ai reposé mon front sur mon fusil sans poudre,
Me prenant à penser, et n'ai pu me résoudre
A poursuivre sa Louve et ses fils qui, tous trois,
Avaient voulu l'attendre; et, comme je le crois,
Sans ses deux Louveteaux la belle et sombre veuve
Ne l'eût pas laissé seul subir la grande épreuve;
Mais son devoir était de les sauver, afin
De pouvoir leur apprendre à bien souffrir la faim,
A ne jamais entrer dans le pacte des villes
Que l'homme a fait avec les animaux serviles
Qui chassent devant lui, pour avoir le coucher,
Les premiers possesseurs du bois et du rocher[64].

III

Hélas! ai-je pensé, malgré ce grand nom d'Hommes,
Que j'ai honte de nous, débiles que nous sommes!

63. Déjà le loup est transformé en être supérieur qui dédaigne de savoir ce qui le tue.
64. Les animaux serviles, devenus esclaves de l'homme, font la chasse aux bêtes fauves.

Comment on doit quitter la vie et tous ses maux,
C'est vous qui le savez, sublimes animaux[65]!
A voir ce que l'on fut sur terre et ce qu'on laisse,
Seul le silence est grand; tout le reste est faiblesse.
— Ah! je t'ai bien compris, sauvage voyageur,
Et ton dernier regard m'est allé jusqu'au cœur!
Il disait : « Si tu peux, fais que ton âme arrive,
A force de rester studieuse et pensive,
Jusqu'à ce haut degré de stoïque fierté
Où, naissant dans les bois, j'ai tout d'abord monté.
Gémir, pleurer, prier est également lâche[66].
Fais énergiquement ta longue et lourde tâche
Dans la voie où le Sort a voulu t'appeler,
Puis après, comme moi, souffre et meurs sans par-
[ler. »

LA FLÛTE

Ce poème publié dans la Revue des Deux Mondes *le 15 mars* 1843 *est, comme la* Mort du Loup, *le récit d'un incident banal dont le poète fait un symbole. Le mendiant qui joue de la flûte, c'est l'artiste qui cherche à réaliser le beau et qui se trouve arrêté par les imperfections de l'instrument. Vigny affirme que l'âme, libérée du corps, sera enfin capable d'atteindre le beau sans mélange.*

I

Un jour, je vis s'asseoir au pied de ce grand arbre
Un pauvre qui posa sur ce vieux banc de marbre
Son sac et son chapeau, s'empressa d'achever
Un morceau de pain noir, puis se mit à rêver.
Il paraissait chercher dans les longues allées
Quelqu'un pour écouter ses chansons désolées;
Il suivait à regret la trace des passants

65. Seul, pourtant, l'homme conscient peut juger et accepter la mort; l'animal la subit.

66. Il n'est pas lâche de reconnaître sa faiblesse et d'implorer secours.

Rares et qui, pressés, s'en allaient en tous sens.
Avec eux s'enfuyait l'aumône disparue,
Prix douteux d'un lit dur en quelque étroite rue
Et d'un amer souper dans un logis malsain.
Cependant il tirait lentement de son sein,
Comme se préparait au martyre un apôtre[67],
Les trois parts d'une Flûte et liait l'une à l'autre,
Essayait l'embouchure à son menton tremblant,
Faisait mouvoir la clef, l'épurait en soufflant,
Sur ses genoux ployés frottait le bois d'ébène,
Puis jouait. — Mais son front en vain gonflait sa
[veine,
Personne autour de lui pour entendre et juger
L'humble acteur d'un public ingrat et passager.
J'approchais une main du vieux chapeau d'artiste,
Sans attendre un regard de son œil doux et triste
En ce temps, de révolte et d'orgueil si rempli;
Mais, quoique pauvre, il fut modeste et très poli[68].

II

Il me fit un tableau de sa pénible vie.
Poussé par ce démon qui toujours nous convie,
Ayant tout essayé, rien ne lui réussit,
Et le chaos entier roulait dans son récit.
Ce n'était qu'élan brusque et qu'ambitions folles,
Qu'entreprise avortée et grandeur en paroles.

D'abord, à son départ, orgueil démesuré,
Gigantesque écriteau sur un front assuré,
Promené dans Paris d'une façon hautaine :
Bonaparte et Byron, poète et capitaine,

67. Le martyre est de jouer sans être écouté et sans pouvoir traduire tout ce qu'on sent.
68. On remarquera le ton familier de ces vers qui rappellent la manière de Sainte-Beuve.

Législateur aussi, chef de religion
(De tous les écoliers c'est la contagion),
Père d'un panthéisme orné de plusieurs choses,
De quelques âges d'or et des métempsycoses
De Bouddha, qu'en son cœur il croyait inventer[69];
Il l'appliquait à tout, espérant importer
Sa révolution dans sa philosophie;
Mais des contrebandiers notre âge se défie :
Bientôt par nos fleurets le défaut est trouvé;
D'un seul argument fin son ballon fut crevé.

Pour hisser sa nacelle il en gonfla bien d'autres
Que le vent dispersa. Fatigué des apôtres,
Il dépouilla leur froc. (Lui-même le premier
Souriait tristement de cet air cavalier
Dont sa marche, au début, avait été fardée
Et, pour d'obscurs combats, si pesamment bardée;
Car, plus grave à présent, d'une double lueur
Semblait se réchauffer et s'éclairer son cœur;
Le Bon Sens qui se voit, la Candeur qui s'avoue,
Coloraient en parlant les pâleurs de sa joue.)
Laissant donc les couvents, panthéistes ou non,
Sur la poupe d'un drame il inscrivit son nom,
Et vogua sur ces mers aux trompeuses étoiles;
Mais, faute de savoir, il sombra sous ses voiles
Avant d'avoir montré son pavilllon aux airs.
Alors, rien devant lui que flots noirs et déserts
L'océan du travail si chargé de tempêtes,
Où chaque vague emporte et brise mille têtes.
Là, flottant quelques jours sans force et sans fanal,
Son esprit surnagea dans les plis d'un journal,
Radeau désespéré que trop souvent déploie
L'équipage affamé qui se perd et se noie.

69. Allusion au foisonnement de rêves philosophiques et de religions au temps du Saint-Simonisme.

Il s'y noya de même, et de même, ayant faim,
Fit ce que fit tout homme invalide et sans pain[70].

« Je gémis, disait-il, d'avoir une pauvre âme
Faible autant que serait l'âme de quelque femme,
Qui ne peut accomplir ce qu'elle a commencé
Et s'abat au départ sur tout chemin tracé.
L'idée à l'horizon est à peine entrevue,
Que sa lumière écrase et fait ployer ma vue.
Je vois grossir l'obstacle en invincible amas,
Je tombe ainsi que Paul en marchant vers Damas.
— Pourquoi, me dit la voix qu'il faut aimer et crain-
[dre,
Pourquoi me poursuis-tu, toi qui ne peux m'étrein-
[dre?
— Et le rayon me trouble et la voix m'étourdit,
Et je demeure aveugle et je me sens maudit[71]. »

III

« Non, criai-je en prenant ses deux mains dans les
[miennes,
Ni dans les grandes lois des croyances anciennes,
Ni dans nos dogmes froids, forgés à l'atelier,
Entre le banc du maître et ceux de l'écolier,
Ces faux Athéniens dépourvus d'atticisme,
Qui nous soufflent aux yeux des bulles de sophisme,
N'ont découvert un mot par qui fût condamné
L'homme aveuglé d'esprit plus que l'aveugle-né[72].
« C'est assez de souffrir sans se juger coupable

70. Vigny prend le ton du Figaro de Beaumarchais pour raconter les aventures du mendiant à la recherche d'une position sociale.

71. Paul allant à Damas persécuter les chrétiens fut renversé par une lumière qui l'aveugla, et il entendit une voix lui dire : pourquoi me persécutes-tu?

72. Dans l'Evangile de saint Jean (ch. IX) Jésus déclare que l'aveugle-né n'est pas aveugle pour avoir péché personnellement ou dans sa race.

Pour avoir entrepris et pour être incapable.
J'aime, autant que le fort, le faible courageux
Qui lance un bras débile en des flots orageux,
De la glace d'un lac plonge dans la fournaise
Et d'un volcan profond va tourmenter la braise[73].
Ce Sisyphe[74] éternel est beau, seul, tout meurtri,
Brûlé, précipité, sans jeter un seul cri,
Et n'avouant jamais qu'il saigne et qu'il succombe
A toujours ramasser son rocher qui retombe.
Si, plus haut parvenus, de glorieux esprits
Vous dédaignent jamais, méprisez leur mépris;
Car ce sommet de tout, dominant toute gloire,
Ils n'y sont pas, ainsi que l'œil pourrait le croire.
On n'est jamais en haut. Les forts, devant leur pas,
Trouvent un nouveau mont inaperçu d'en bas.
Tel que l'on croit complet et maître en toute chose
Ne dit pas les savoirs qu'à tort on lui suppose,
Et qu'il est tel grand but qu'en vain il entreprit.
Tout homme a vu le mur qui borne son esprit.

Du corps et non de l'âme accusons l'indigence.
Des organes mauvais servent l'intelligence
Et touchent, en tordant et tourmentant leur nœud[75],
Ce qu'ils peuvent atteindre et non ce qu'elle veut.
En traducteurs grossiers de quelque auteur céleste
Ils parlent... Elle chante et désire le reste.

Et, pour vous faire ici quelque comparaison,
Regardez votre Flûte, écoutez-en le son.
Est-ce bien celui-là que voulait faire entendre
La lèvre? Etait-il pas ou moins rude ou moins tendre?
Eh bien, c'est au bois lourd que sont tous les défauts,
Votre souffle était juste et votre chant est faux.
Pour moi qui ne sais rien et vais du doute au rêve,

73. Empédocle, dit-on, se jeta dans l'Etna pour aller chercher le secret des volcans.

74. Sisyphe, dans l'enfer mythologique, est condamné à rouler au sommet d'une montagne un roc qui retombe toujours.

75. *Nœud :* lien qui les retient à la débilité de la chair.

Je crois qu'après la mort, quand l'union s'achève[76],
L'âme retrouve alors la vue et la clarté,
Et que, jugeant son œuvre avec sérénité,
Comprenant sans obstacle et s'expliquant sans peine,
Comme ses sœurs du ciel elle est puissante et reine,
Se mesure au vrai poids, connaît visiblement
Que son souffle était faux par le faux instrument,
N'était ni glorieux ni vil, n'étant pas libre;
Que le corps seulement empêchait l'équilibre;
Et, calme, elle reprend, dans l'idéal bonheur,
La sainte égalité des esprits du Seigneur. »

IV

Le Pauvre alors rougit d'une joie imprévue
Et contempla sa Flûte avec une autre vue;
Puis, me connaissant mieux, sans craindre mon as-
Il la baisa deux fois en signe de respect [pect,
Et joua, pour quitter ses airs anciens et tristes,
Ce *Salve Regina* que chantent les Trappistes[77].
Son regard attendri paraissait inspiré,
La note était plus juste et le souffle assuré.

LE MONT DES OLIVIERS

Ecrit le 1er *juin* 1843 (*sauf les derniers vers qui ont été ajoutés en* 1862), *le* Mont des Oliviers *fait suite au poème des* Destinées. *Vigny suppose que Jésus voudrait une rédemption plus complète qui libérât l'homme de sa condition d'homme, et qu'il se dresse en accusateur du Père. C'est peut-être sous l'influence de Byron et de*

76. L'union de l'âme et du corps s'achève, finit par la mort.

77. Antienne à la Sainte Vierge (salut, Reine) que chantent les moines avant de se coucher.

Jean-Paul Richter qu'il donne cette interprétation arbitraire de l'agonie de Jésus à Gethsémani racontée par les Evangélistes. C'est avec une conviction émue, dans des vers pleins et lourds que Vigny exprime une douleur philosophique qui va jusqu'au blasphème.

Alors il était nuit, et Jésus marchait seul,
Vêtu de blanc ainsi qu'un mort de son linceul;
Les disciples dormaient au pied de la colline,
Parmi les oliviers, qu'un vent sinistre incline;
Jésus marche à grands pas en frissonnant comme [eux;
Triste jusqu'à la mort[78], l'œil sombre et ténébreux,
Le front baissé, croisant les deux bras sur sa robe
Comme un voleur de nuit cachant ce qu'il dérobe:
Connaissant les rochers mieux qu'un sentier uni,
Il s'arrête en un lieu nommé Gethsémani.
Il se courbe à genoux, le front contre la terre;
Puis regarde le ciel en appelant : « Mon père! »
— Mais le ciel reste noir, et Dieu ne répond pas.
Il se lève étonné[79], marche encore à grands pas,
Froissant les oliviers qui tremblent. Froide et lente
Découle de sa tête une sueur sanglante.
Il recule[80], il descend, il crie avec effroi :
« Ne pourriez-vous prier et veiller avec moi? »
Mais un sommeil de mort accable les apôtres.
Pierre à la voix du maître est sourd comme les autres.
Le Fils de l'Homme alors remonte lentement;
Comme un pasteur d'Egypte, il cherche au firmament
Si l'Ange[81] ne luit pas au fond de quelque étoile.
Mais un nuage en deuil s'étend comme le voile

78. **Triste jusque à en mourir.** Vigny reproduit tous les détails des évangélistes qu'il interprète librement, et y ajoute des circonstances de son invention.
79. Etonné du silence du Père.
80. Il recule devant l'horreur qui se présente à lui, et il descend la colline pour chercher un appui auprès de ses disciples.
81. L'Evangile nous dit que Dieu lui envoya un ange pour le réconforter.

D'une veuve, et ses plis entourent le désert.
Jésus, se rappelant ce qu'il avait souffert
Depuis trente-trois ans, devint homme[82], et la crainte
Serra son cœur mortel d'une invincible étreinte.

Il eut froid. Vainement il appela trois fois :
« Mon père! » — Le vent seul répondit à sa voix.
Il tomba sur le sable assis et, dans sa peine,
Eut sur le monde et l'homme une pensée humaine.
— Et la Terre trembla, sentant la pesanteur
Du Sauveur qui tombait aux pieds du Créateur.

II

Jésus disait : « O Père, encor laisse-moi vivre!
Avant le dernier mot ne ferme pas mon livre[83]!
Ne sens-tu pas le monde et tout le genre humain
Qui souffre avec ma chair et frémit dans ta main?
C'est que la Terre a peur de rester seule et veuve,
Quand meurt celui qui dit une parole neuve;
Et que tu n'as laissé dans son sein desséché
Tomber qu'un mot du ciel par ma bouche épanché.
Mais ce mot est si pur, et sa douceur est telle,
Qu'il a comme enivré la famille mortelle
D'une goutte de vie et de divinité,
Lorsqu'en ouvrant les bras j'ai dit : Fraternité[84].

« Père, oh! si j'ai rempli mon douloureux message,
Si j'ai caché le Dieu sous la face du Sage,
Du Sacrifice humain si j'ai changé le prix,
Pour l'offrande des corps recevant les esprits,
Substituant partout aux choses le symbole,
La parole au combat, comme au trésor l'obole,

82. Il l'était; mais il devient faible comme un homme du commun.

83. Jésus se plaindrait de n'avoir pas achevé sa mission: sentiment tout à fait étranger à l'Evangile.

84. Le précepte : aimez-vous les uns les autres, résume bien le message de Jésus.

Aux flots rouges du sang les flots vermeils du vin,
Aux membres de la chair le pain blanc sans levain[85],
Si j'ai coupé les temps en deux parts, l'une esclave
Et l'autre libre; — au nom du Passé que je lave
Par le Sang de mon corps qui souffre et va finir :
Versons-en la moitié pour laver l'avenir!
Père Libérateur! jette aujourd'hui, d'avance,
La moitié de ce sang d'amour et d'innocence
Sur la tête de ceux qui viendront en disant :
« Il est permis pour tous de tuer l'innocent[86]. »
Nous savons qu'il naîtra, dans le lointain des âges,
Des dominateurs durs escortés de faux sages,
Qui troubleront l'esprit de chaque nation
En donnant un faux sens à ma rédemption.
— Hélas! je parle encor que déjà ma parole
Est tournée en poison dans chaque parabole[87];
Eloigne ce calice impur et plus amer
Que le fiel, ou l'absinthe, ou les eaux de la mer.
Les verges qui viendront, la couronne d'épine,
Les clous des mains, la lance au fond de ma poitrine,
Enfin toute la croix qui se dresse et m'attend,
N'ont rien, mon Père, oh! rien qui m'épouvante au-
[tant[88]!
Quand les Dieux veulent bien s'abattre sur les mon-
[des,
Ils n'y doivent laisser que des traces profondes,
Et si j'ai mis le pied sur ce globe incomplet
Dont le gémissement sans repos m'appelait,
C'était pour y laisser deux Anges à ma place
De qui la race humaine aurait baisé la trace,
La Certitude heureuse et l'Espoir confiant

85. Au culte réaliste et formaliste des Juifs, Jésus a substitué le culte spirituel.

86. Afin qu'une semblable parole qui va être dite dans la Passion ne puisse plus être répétée.

87. Les Pharisiens donnaient un sens subversif aux paraboles du Christ.

88. Autant que cette déformation de son message.

Qui, dans le Paradis, marchent en souriant[89].
Mais je vais la quitter, cette indigente terre,
N'ayant que soulevé ce manteau de misère
Qui l'entoure à grands plis, drap lugubre et fatal,
Que d'un bout tient le Doute et de l'autre le Mal.

« Mal et Doute! En un mot je puis les mettre en [poudre;
Vous les aviez prévus, laissez-moi vous absoudre[90]
De les avoir permis. — C'est l'accusation
Qui pèse de partout sur la Création! —
Sur son tombeau désert faisons monter Lazare.
Du grand secret des morts qu'il ne soit plus avare,
Et de ce qu'il a vu donnons-lui souvenir;
Qu'il parle[91]. — Ce qui dure[92] et ce qui doit finir,
Ce qu'a mis le Seigneur au cœur de la Nature,
Ce qu'elle prend et donne à toute créature,
Quels sont avec le ciel ses muets entretiens,
Son amour ineffable et ses chastes liens;
Comment tout s'y détruit et tout s'y renouvelle,
Pourquoi ce qui s'y cache et ce qui s'y révèle;
Si les astres des cieux tour à tour éprouvés
Sont comme celui-ci coupables et sauvés;
Si la terre est pour eux ou s'ils sont pour la terre;
Ce qu'a de vrai la fable et de clair le mystère,
D'ignorant le savoir et de faux la raison;
Pourquoi l'âme est liée en sa faible prison,
Et pourquoi nul sentier entre deux larges voies,
Entre l'ennui du calme et des paisibles joies
Et la rage sans fin des vagues passions,
Entre la léthargie et les convulsions;
Et pourquoi pend la Mort comme une sombre épée,

89. La Certitude et l'Espérance n'ont pas de place dans le Paradis, qui est le lieu de la vision et de la possession.

90. Le Jésus de Vigny blâme et accuse le Père; attitude aussi étrangère que possible à l'Evangile.

91. Que Lazare ait permission de dire les secrets de l'au-delà; il est absurde de supposer que Jésus ait besoin de lui pour cette étrange révélation.

92. Très forte ellipse : qu'il parle et qu'il dise ce qui dure.

Attristant la Nature à tout moment frappée;
Si le juste et le bien, si l'injuste et le mal
Sont de vils accidents en un cercle fatal,
Ou si de l'univers ils sont les deux grands pôles,
Soutenant terre et cieux sur leurs vastes épaules;
Et pourquoi les Esprits du mal sont triomphants
Des maux immérités, de la mort des enfants;
Et si les Nations sont des femmes guidées
Par les étoiles d'or des divines idées,
Ou de folles enfants sans lampes dans la nuit,
Se heurtant et pleurant, et que rien ne conduit;
Et si, lorsque des temps l'horloge périssable
Aura jusqu'au dernier versé ses grains de sable,
Un regard de vos yeux, un cri de votre voix,
Un soupir de mon cœur, un signe de ma croix,
Pourra faire ouvrir l'ongle aux Peines éternelles,
Lâcher leur proie humaine et reployer leurs ailes.
— Tout sera révélé dès que l'homme saura
De quels lieux il arrive et dans quels il ira[93]. »

III

Ainsi le divin Fils parlait au divin Père
Il se prosterne encore, il attend, il espère...
Mais il remonte et dit : « Que votre volonté
Soit faite et non la mienne, et pour l'Eternité! »
Une terreur profonde, une angoisse infinie
Redoublent sa torture et sa lente agonie.
Il regarde longtemps, longtemps cherche sans voir.
Comme un marbre de deuil tout le ciel était noir;
La Terre sans clarté, sans astre et sans aurore,
Et sans clartés de l'âme ainsi qu'elle est encore,
Frémissait. — Dans le bois il entendit des pas,
Et puis il vit rôder la torche de Judas.

93. Cette longue énumération comprend les problèmes de cosmologie, de métaphysique, de psychologie et de théologie qui restent insolubles — en partie — pour l'homme. Vigny demande que l'homme en connaisse la solution et donc cesse d'être homme.

LE SILENCE

S'il est vrai qu'au Jardin sacré des Ecritures,
Le Fils de l'Homme ait dit ce qu'on voit rapporté[94];
Muet, aveugle et sourd au cri des créatures,
Si le Ciel nous laissa comme un monde avorté,
Le juste opposera le dédain à l'absence,
Et ne répondra plus que par un froid silence
Au silence éternel de la Divinité[95].

2 avril 1862.

LA BOUTEILLE A LA MER

Ce poème symbolique publié dans la Revue des Deux Mondes *le* 1er *février* 1854, *fut écrit par Vigny en réponse à un jeune homme inconnu qui lui avait envoyé des vers. C'est un encouragement au labeur désintéressé de l'esprit. Le capitaine qui est allé relever la carte des écueils des mers du Sud sombre sur un de ces écueils, mais il a enfermé sa découverte dans une bouteille qui abordera aux côtes de France. De même, sans se préoccuper du résultat, l'écrivain jette la pensée à la foule; un jour ou l'autre, elle est recueillie et produit son fruit. Dans ces vers calmes et solides, Vigny expose une conception apaisée de la vie et de l'effort humain.*

I

Courage, ô faible enfant, de qui ma solitude
Reçoit ces chants plaintifs, sans nom, que vous jetez
Sous mes yeux ombragés du camail de l'étude.
Oubliez les enfants par la mort arrêtés;
Oubliez Chatterton, Gilbert et Malfilâtre[96];

94. Ce qui est rapporté dans l'Evangile est différent de ce que rapporte Vigny.
95. Ce cri douloureux est illogique : si le Père a sacrifié le Fils, c'est pour sauver l'humanité.

96. Dans *Stello,* Vigny raconte la mort prématurée de Chatterton, Gilbert et Chénier; Malfilâtre, poète contemporain de Gilbert (1732-1764), mourut de faim, suivant une légende sans fondement.

De l'œuvre d'avenir saintement idolâtre,
Enfin, oubliez l'homme en vous-même[97]. Ecoutez :

II

Quand un grave marin voit que le vent l'emporte
Et que les mâts brisés pendent tous sur le pont,
Que dans son grand duel la mer est la plus forte
Et que par des calculs l'esprit en vain répond;
Que le courant l'écrase et le roule en sa course,
Qu'il est sans gouvernail et, partant, sans ressource,
Il se croise les bras dans un calme profond.

III

Il voit les masses d'eau, les toise et les mesure,
Les méprise en sachant qu'il en est écrasé[98],
Soumet son âme au poids de la matière impure
Et se sent mort ainsi que son vaisseau rasé.
— A de certains moments, l'âme est sans résistance;
Mais le penseur s'isole et n'attend d'assistance
Que de la forte foi dont il est embrasé.

IV

Dans les heures du soir, le jeune Capitaine
A fait ce qu'il a pu pour le salut des siens.
Nul vaisseau n'apparaît sur la vague lointaine,
La nuit tombe, et le brick court aux rocs indiens.
— Il se résigne, il prie; il se recueille, il pense
A Celui qui soutient les pôles et balance
L'équateur hérissé des longs méridiens.

V

Son sacrifice est fait; mais il faut que la terre
Recueille du travail le pieux monument.

97. L'homme ici désigne l'égoïsme.
98. Vigny songe à Pascal : « Quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue parce qu'il sait qu'il meurt et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien. (*Pensées*, VI, 347.)

C'est le journal savant, le calcul solitaire,
Plus rare que la perle et que le diamant;
C'est la carte des flots faite dans la tempête,
La carte de l'écueil qui va briser sa tête :
Aux voyageurs futurs sublime testament.

VI

Il écrit : « Aujourd'hui le courant nous entraîne
Désemparés, perdus, sur la Terre-de-Feu[99].
Le courant porte à l'est. Notre mort est certaine :
Il faut cingler au nord pour bien passer ce lieu.
— Ci-joint est mon journal, portant quelques études
Des constellations des hautes latitudes.
Qu'il aborde, si c'est la volonté de Dieu! »

VII

Puis, immobile et froid, comme le cap des Brumes[100]
Qui sert de sentinelle au détroit Magellan,
Sombre comme ces rocs au front chargé d'écumes,
Ces pics noirs dont chacun porte un deuil castillan[101],
Il ouvre une bouteille et la choisit très forte,
Tandis que son vaisseau, que le courant emporte,
Tourne en un cercle étroit comme un vol de milan.

VIII

Il tient dans une main cette vieille compagne,
Ferme, de l'autre main, son flanc noir et terni.
Le cachet porte encor le blason de Champagne,
De la mousse de Reims son col vert est jauni.
D'un regard, le marin en soi-même rappelle
Quel jour il assembla l'équipage autour d'elle,
Pour porter un grand toste au pavillon béni[102].

99. A l'extrémité de l'Amérique du Sud, près du détroit de Magellan.
100. Le cap Horn qui semble surveiller le détroit de Magellan.
101. Les pics San Diego et San Ildefonso où se sont brisés des bateaux espagnols.
102. Le marin revoit et le poète va rappeler la fête où figura la bouteille.

IX

On avait mis en panne, et c'était grande fête;
Chaque homme sur son mât tenait le verre en main;
Chacun à son signal se découvrit la tête,
Et répondit d'en haut par un hourra soudain.
Le soleil souriant dorait les voiles blanches;
L'air ému répétait ces voix mâles et franches,
Ce noble appel de l'homme à son pays lointain.

X

Après le cri de tous, chacun rêve en silence.
Dans la mousse d'Aï[103] luit l'éclair d'un bonheur;
Tout au fond de son verre il aperçoit la France.
La France est pour chacun ce qu'y laissa son cœur :
L'un y voit son vieux père assis au coin de l'âtre,
Comptant ses jours d'absence; à la table du pâtre,
Il voit sa chaise vide à côté de sa sœur.

XI

Un autre y voit Paris, où sa fille penchée
Marque avec les compas tous les souffles de l'air,
Ternit de pleurs la glace où l'aiguille est cachée,
Et cherche à ramener l'aimant avec le fer.
Un autre y voit Marseille. Une femme se lève,
Court au port et lui tend un mouchoir de la grève,
Et ne sent pas ses pieds enfoncer dans la mer.

XII

O superstition des amours ineffables,
Murmures de nos cœurs qui nous semblez des voix,
Calculs de la science, ô décevantes fables!
Pourquoi nous apparaître en un jour tant de fois?

103. *Ay*, avec un *y*, près de Reims, nom d'un célèbre cru de vin de Champagne.

Pourquoi vers l'horizon nous tendre ainsi des piè-
Espérances roulant comme roulent les neiges; [ges?
Globes toujours pétris et fondus sous nos doigts!

XIII

Où sont-ils à présent? où sont ces trois cents braves?
Renversés par le vent dans les courants maudits,
Aux harpons indiens ils portent pour épaves
Leurs habits déchirés sur leurs corps refroidis.
Les savants officiers, la hache à la ceinture,
Ont péri les premiers en coupant la mâture :
Ainsi de ces trois cents il n'en reste que dix!

XIV

Le Capitaine encor jette un regard au pôle
Dont il vient d'explorer les détroits inconnus :
L'eau monte à ses genoux et frappe son épaule;
Il peut lever au ciel l'un de ses deux bras nus.
Son navire est coulé, sa vie est révolue :
Il lance la Bouteille à la mer, et salue
Les jours de l'avenir qui pour lui sont venus.

XV

Il sourit en songeant que ce fragile verre
Portera sa pensée et son nom jusqu'au port,
Que d'une île inconnue il agrandit la terre,
Qu'il marque un nouvel astre et le confie au sort,
Que Dieu peut bien permettre à des eaux insensées
De perdre des vaisseaux, mais non pas des pensées,
Et qu'avec un flacon il a vaincu la mort.

XVI

Tout est dit. A présent, que Dieu lui soit en aide!
Sur le brick englouti l'onde a pris son niveau.
Au large flot de l'est le flot de l'ouest succède[104],

104. Ouest est compté comme monosyllabe.

Et la Bouteille y roule en son vaste berceau.
Seule dans l'Océan, la frêle passagère
N'a pas pour se guider une brise légère;
— Mais elle vient de l'arche et porte le rameau[105].

XVII

Les courants l'emportaient, les glaçons la retiennent
Et la couvrent des plis d'un épais manteau blanc.
Les noirs chevaux de mer la heurtent, puis revien-
[nent
La flairer avec crainte, et passent en soufflant,
Elle attend que l'été, changeant ses destinées,
Vienne ouvrir le rempart des glaces obstinées,
Et vers la ligne ardente elle monte en roulant.

XVIII

Un jour, tout était calme et la mer Pacifique,
Par ses vagues d'azur, d'or et de diamant,
Renvoyait ses splendeurs au soleil du tropique.
Un navire y passait majestueusement.
Il a vu la Bouteille aux gens de mer sacrée :
Il couvre de signaux sa flamme diaprée,
Lance un canot en mer et s'arrête un moment.

XIX

Mais on entend au loin le canon des corsaires;
Le négrier va fuir s'il peut prendre le vent.
Alerte! et coulez bas ces sombres adversaires!
Noyez or et bourreaux du couchant au levant!
La frégate reprend ses canots et les jette
En son sein, comme fait la sarigue inquiète,
Et par voile et vapeur vole et roule en avant[106].

105. Comme la colombe de Noé qui venait de l'arche et portait le rameau de la vie et de l'avenir.

106. On entend le canon des corsaires qui font le commerce des nègres ; un navire leur donne la chasse ; la frégate court à son aide parce que le devoir social passe avant la recherche scientifique.

XX

Seule dans l'Océan, seule toujours! — Perdue
Comme un point invisible en un mouvant désert,
L'aventurière passe errant dans l'étendue,
Et voit tel cap secret qui n'est pas découvért.
Tremblante voyageuse à flotter condamnée,
Elle sent sur son col que depuis une année
L'algue et les goémons lui font un manteau vert.

XXI

Un soir enfin, les vents qui soufflent des Florides
L'entraînent vers la France et ses bords pluvieux.
Un pêcheur accroupi sous des rochers arides
Tire dans ses filets le flacon précieux.
Il court, cherche un savant et lui montre sa prise,
Et, sans l'oser ouvrir, demande qu'on lui dise
Quel est cet élixir noir et mystérieux[107].

XXII

Quel est cet élixir? Pêcheur, c'est la science,
C'est l'élixir divin que boivent les esprits,
Trésor de la pensée et de l'expérience;
Et si tes lourds filets, ô pêcheur, avaient pris
L'or qui toujours serpente aux veines du Mexique,
Les diamants de l'Inde et les perles d'Afrique,
Ton labeur de ce jour aurait eu moins de prix.

XXIII

Regarde. — Quelle joie ardente et sérieuse!
Une gloire de plus luit sur la nation.
Le canon tout-puissant et la cloche pieuse
Font sur les toits tremblants bondir l'émotion.
Aux héros du savoir plus qu'à ceux des batailles
On va faire aujourd'hui de grandes funérailles.
Lis ce mot sur les murs : « Commémoration[108]! »

107. On n'attendrait pas le mot élixir; mais l'élixir va devenir le symbole de la science.

108. On n'écrit jamais ce mot sur les murs.

XXIV

Souvenir éternel! gloire à la découverte
Dans l'homme ou la nature égaux en profondeur
Dans le Juste et le Bien, source à peine entr'ouverte,
Dans l'Art inépuisable, abîme de splendeur!
Qu'importe oubli, morsure, injustice insensée,
Glaces et tourbillons de notre traversée?
Sur la pierre des morts croît l'arbre de grandeur.

XXV

Cet arbre est le plus beau de la terre promise,
C'est votre phare à tous, penseurs laborieux!
Voguez sans jamais craindre ou les flots ou la brise
Pour tout trésor scellé du cachet précieux[109].
L'or pur doit surnager, et sa gloire est certaine.
Dites en souriant comme ce capitaine :
« Qu'il aborde, si c'est la volonté des Dieux! »

XXVI

Le vrai Dieu, le Dieu fort est le Dieu des idées!
Sur nos fronts où le germe est jeté par le sort,
Répandons le savoir en fécondes ondées;
Puis, recueillant le fruit tel que de l'âme il sort,
Tout empreint du parfum des saintes solitudes,
Jetons l'œuvre à la mer, la mer des multitudes :
— Dieu la prendra du doigt pour la conduire au port.

---

109. C'est le cachet de la pensée; tout ce qui porte sa marque est immortel.

L'ESPRIT PUR

Ce poème daté du 10 *mars* 1863 *est le dernier qu'a écrit Vigny, comme un testament. Il est dédié à Eva, la femme inspiratrice de la* Maison du Berger, *comme si Vigny voulait signifier qu'il a réalisé cette poésie de l'Esprit Pur, dégagée de tout alliage douteux. C'est par là qu'il compte avoir acquis une gloire durable.*

Dans le recueil des Destinées, *l'*Esprit Pur *est précédé d'un poème intitulé* Wanda. *Sous la forme d'une conversation au bal, à Paris, en* 1847, *Vigny flétrit les cruautés de la tyrannie tsariste. Un post-scriptum de* 1855, *après la prise de Sébastopol, nous apprend que la Providence a vengé les victimes.*

I

Si l'orgueil prend ton cœur quand le peuple me nom-
[me,
Que de mes livres seuls te vienne ta fierté.
J'ai mis sur le cimier doré du gentilhomme
Une plume de fer qui n'est pas sans beauté[110].
J'ai fait illustre un nom qu'on m'a transmis sans
[gloire.
Qu'il soit ancien[111], qu'importe? il n'aura de mémoire
Que du jour seulement où mon front l'a porté.

II

Dans le caveau des miens plongeant mes pas noc-
[turnes,
J'ai compté mes aïeux, suivant leur vieille loi[112].
J'ouvris leurs parchemins, je fouillai dans leurs urnes
Empreintes sur le flanc des sceaux de chaque roi.

110. Aux armes de sa famille, il ajoute la plume qui a illustré l'écrivain.

111. Vigny prétendait que sa famille remontait à l'époque de Charles IX.

112. L'habitude, considérée comme une loi, de dresser leur arbre généalogique.

A peine une étincelle a relui dans leur cendre.
C'est en vain que d'eux tous le sang m'a fait des-
[cendre
Si j'écris leur histoire, ils descendront de moi.

III

Ils furent opulents[113], seigneurs de vastes terres,
Grands chasseurs devant Dieu, comme Nemrod, ja-
[loux
Des beaux cerfs qu'ils lançaient des bois héréditaires
Jusqu'où voulait la mort les livrer à leurs coups;
Suivant leur forte meute à travers deux provinces,
Coupant les chiens du roi, déroutant ceux des prin-
Forçant les sangliers et détruisant les loups; [ces,

IV

Galants guerriers sur terre et sur mer[114], se montrè-
[rent
Gens d'honneur en tout temps comme en tous lieux,
[cherchant
De la Chine au Pérou les Anglais, qu'ils brûlèrent
Sur l'eau qu'ils écumaient du Levant au Couchant;
Puis, sur leur talon rouge, en quittant les batailles,
Parfumés et blessés revenaient à Versailles
Jaser à l'Œil-de-bœuf[115] avant de voir leur champ.

V

Mais les champs de la Beauce avaient leurs cœurs,
[leurs âmes,
Leurs soins. Ils les peuplaient d'innombrables gar-
[çons,
De filles qu'ils donnaient aux chevaliers pour femmes,

113. Vigny donne à ses ancêtres une opulence et des habitudes princières qu'ils n'ont pas connues.

114. La mère de Vigny était d'une famille de marins, les Baraudin.

115. Antichambre du roi.

Dignes de suivre en tout l'exemple et les leçons[116];
Simples et satisfaits si chacun de leur race
Apposait saint Louis en croix sur sa cuirasse[117],
Comme leurs vieux portraits qu'aux murs noirs nous [plaçons.

VI

Mais aucun, au sortir d'une rude campagne,
Ne sut se recueillir, quitter le destrier,
Dételer pour un jour ses palefrois d'Espagne,
Ni des coursiers de chasse enlever l'étrier
Pour graver quelque page et dire en quelque livre
Comme son temps vivait et comment il sut vivre,
Dès qu'ils n'agissaient plus, se hâtant d'oublier.

VII

Tous sont morts en laissant leur nom sans auréole,
Mais sur le Livre d'or voilà qu'il est écrit,
Disant[118] : « Ici passaient deux races de la Gaule
Dont le dernier vivant monte au temple et s'inscrit,
Non sur l'obscur amas des vieux noms inutiles,
Des orgueilleux méchants et des riches futiles,
Mais sur le pur tableau des titres de l'ESPRIT[119]. »

VIII

Ton règne est arrivé, PUR ESPRIT, roi du monde!
Quand ton aile d'azur dans la nuit nous surprit,
Déesse de nos mœurs, la guerre vagabonde
Régnait sur nos aïeux. Aujourd'hui, c'est l'ÉCRIT,
L'ÉCRIT UNIVERSEL, parfois impérissable,
Que tu graves au marbre ou traînes sur le sable,
Colombe au bec d'airain! VISIBLE SAINT-ESPRIT!

116. L'exemple et les leçons de la famille où ils entraient.
117. Obtenaient la Croix de Saint-Louis.
118. Très forte ellipse qu'il est difficile d'expliquer : disant se rapporte à il, neutre qui désigne l'inscription même.
119. Au lieu de titres, il faudrait peut-être lire héros.

IX

Seul et dernier anneau de deux chaînes brisées,
Je reste. Et je soutiens encor dans les hauteurs,
Parmi les maîtres purs de nos savants musées[120],
L'IDÉAL du poëte et des graves penseurs.
J'éprouve sa durée en vingt ans de silence[121],
Et toujours, d'âge en âge, encor je vois la France
Contempler mes tableaux et leur jeter des fleurs.

X

Jeune postérité d'un vivant qui vous aime!
Mes traits dans vos regards ne sont pas effacés;
Je peux en ce miroir *me connaître moi-même,*
Juge toujours nouveau de nos travaux passés!
Flots d'amis renaissants! Puissent mes destinées
Vous amener à moi, de dix en dix années,
Attentifs à mon œuvre, et pour moi c'est assez!

---

120. Musées, demeures des Muses.

121. Il avait très peu écrit depuis 1838.

APPENDICE

Le livre des Destinées *est l'œuvre de l'âge mûr du poète; c'est son chef-d'œuvre. Les poèmes de sa jeunesse, marqués des mêmes sentiments de pessimisme, ont moins de perfection. Pour permettre une comparaison utile, nous donnons ici un morceau de chacun des trois livres qui composent le recueil des œuvres publiées par Vigny :* Moïse, *tiré du Livre mystique;* La Fille de Jephté, *tiré du Livre antique;* Le Cor, *tiré du Livre moderne. Les deux premiers lui ont été inspirés par la Bible, qu'il lisait assidûment; le troisième est tiré de l'épopée médiévale.*

MOISE

Le soleil prolongeait sur la cime des tentes
Ces obliques rayons, ces flammes éclatantes,
Ces larges traces d'or qu'il laisse dans les airs,
Lorsqu'en un lit de sable il se couche aux déserts.
La pourpre et l'or semblaient revêtir la campagne.
Du stérile Nébo[122] gravissant la montagne,
Moïse, homme de Dieu, s'arrête, et, sans orgueil,
Sur le vaste horizon promène un long coup d'œil.
Il voit d'abord Phasga, que des figuiers entourent;
Puis, au delà des monts que ses regards parcourent,
S'étend tout Galaad, Ephraïm, Manassé,
Dont le pays fertile à sa droite est placé;
Vers le Midi, Juda, grand et stérile, étale
Ses sables où s'endort la mer occidentale;
Plus loin, dans un vallon que le soir a pâli,
Couronné d'oliviers, se montre Nephtali;
Dans des plaines de fleurs magnifiques et calmes,
Jéricho s'aperçoit : c'est la ville des palmes;

122. Nebo, montagne de Moab, près de la mer Morte, d'où Moïse découvrit la terre promise.

Et, prolongeant ses bois, des plaines de Phogor,
Le lentisque touffu s'étend jusqu'à Ségor.
Il voit tout Chanaan, et la terre promise[123],
Où sa tombe, il le sait, ne sera point admise.
Il voit, sur les Hébreux étend sa grande main,
Puis vers le haut du mont il reprend son chemin.

Or des champs de Moab couvrant la vaste enceinte,
Pressés au large pied de la montagne sainte,
Les enfants d'Israël s'agitaient au vallon
Comme les blés épais qu'agite l'aquilon.
Dès l'heure où la rosée humecte l'or des sables
Et balance sa perle au sommet des érables,
Prophète centenaire, environné d'honneur,
Moïse était parti pour trouver le Seigneur.
On le suivait des yeux aux flammes de sa tête,
Et, lorsque du grand mont il atteignit le faîte,
Lorsque son front perça le nuage de Dieu
Qui couronnait d'éclairs la cime du haut lieu,
L'encens brûla partout sur les autels de pierre,
Et six cent mille Hébreux, courbés dans la poussière,
A l'ombre du parfum par le soleil doré,
Chantèrent d'une voix le cantique sacré;
Et les fils de Lévi, s'élevant sur la foule,
Tels qu'un bois de cyprès sur le sable qui roule,
Du peuple avec la harpe accompagnant les voix,
Dirigeaient vers le ciel l'hymne du Roi des Rois.

Et, debout devant Dieu, Moïse ayant pris place,
Dans le nuage obscur lui parlait face à face.

Il disait au Seigneur : « Ne finirai-je pas?
Où voulez-vous encor que je porte mes pas?
Je vivrai donc toujours puissant et solitaire?
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre.

123. D'un regard prophétique Moïse a vu le territoire et les noms des douze tribus d'Israël.

Que vous ai-je donc fait pour être votre élu[124]?
J'ai conduit votre peuple où vous avez voulu.
Voilà que son pied touche à la terre promise,
De vous à lui qu'un autre accepte l'entremise,
Au coursier d'Israël qu'il attache le frein;
Je lui lègue mon livre et la verge d'airain.

« Pourquoi vous fallut-il tarir mes espérances,
Ne pas me laisser homme avec mes ignorances,
Puisque du mont Horeb jusques au mont Nébo
Je n'ai pas pu trouver le lieu de mon tombeau?
Hélas! vous m'avez fait sage parmi les sages!
Mon doigt du peuple errant a guidé les passages.
J'ai fait pleuvoir le feu sur la tête des rois;
L'avenir à genoux adorera mes lois;
Des tombes des humains j'ouvre la plus antique[125],
La mort trouve à ma voix une voix prophétique,
Je suis très grand, mes pieds sont sur les nations,
Ma main fait et défait les générations.
Hélas! je suis, Seigneur, puissant et solitaire,
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre!

« Hélas! je sais aussi tous les secrets des cieux,
Et vous m'avez prêté la force de vos yeux.
Je commande à la nuit de déchirer ses voiles;
Ma bouche par leur nom a compté les étoiles,
Et, dès qu'au firmament mon geste l'appela,
Chacune s'est hâtée en disant : « Me voilà. »
J'impose mes deux mains sur le front des nuages
Pour tarir dans leurs flancs la source des orages;
J'engloutis les cités sur les sables mouvants;
Je renverse les monts sous les ailes des vents;
Mon pied infatigable est plus fort que l'espace;
Le fleuve aux grandes eaux se range quand je passe,

124. Moïse représente ici tous ceux qui ont un destin de choix et qui, d'après la doctrine romantique, sont voués au malheur.

125. La tombe d'Abel sur laquelle Moïse offre son sacrifice.

Et la voix de la mer se tait devant ma voix.
Lorsque mon peuple souffre, ou qu'il lui faut des lois,
J'élève mes regards, votre esprit me visite;
La terre alors chancelle, et le soleil hésite;
Vos anges sont jaloux et m'admirent entre eux.
Et cependant, Seigneur, je ne suis pas heureux;
Vous m'avez fait vieillir puissant et solitaire,
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre!

« Sitôt que votre souffle a rempli le berger,
Les hommes se sont dit : « Il nous est étranger »;

Et les yeux se baissaient devant mes yeux de flamme,
Car ils venaient, hélas! d'y voir plus que mon âme.
J'ai vu l'amour s'éteindre et l'amitié tarir;
Les vierges se voilaient et craignaient de mourir.
M'enveloppant alors de la colone noire,
J'ai marché devant tous, triste et seul dans ma gloire,
Et j'ai dit dans mon cœur : « Que vouloir à présent?»
Pour dormir sur un sein mon front est trop pesant,

Ma main laisse l'effroi sur la main qu'elle touche,
L'orage est dans ma voix, l'éclair est sur ma bouche;
Aussi, loin de m'aimer, voilà qu'ils tremblent tous,
Et, quand j'ouvre les bras, on tombe à mes genoux.
O Seigneur! j'ai vécu puissant et solitaire,
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre! »

Or le peuple attendait, et, craignant son courroux,
Priait sans regarder le mont du Dieu jaloux;
Car, s'il levait les yeux, les flancs noirs du nuage
Roulaient et redoublaient les foudres de l'orage,
Et le feu des éclairs, aveuglant les regards,
Enchaînait tous les fronts courbés de toutes parts.

Bientôt le haut du mont reparut sans Moïse. —
Il fut pleuré. — Marchant sur la terre promise,
Josué s'avançait pensif, et pâlissant,
Car il était déjà l'élu du Tout-Puissant.

Ecrit en 1822

LA FILLE DE JEPHTE

Voilà ce qu'ont chanté les filles d'Israel,
Et leurs pleurs ont coulé sur l'herbe du Carmel :

— Jephté de Galaad a ravagé trois villes;
Abel! la flamme a lui sur tes vignes fertiles!
Aroër sous la cendre éteignit ses chansons,
Et Menith s'est assise en pleurant ses moissons!

Tous les guerriers d'Ammon sont détruits, et leur [terre
Du Seigneur notre Dieu reste la tributaire.
Israël est vaiqueur, et par ses cris perçants
Reconnaît du Très-Haut les secours tout-puissants.

A l'hymne universel que le désert répète
Se mêle en longs éclats le son de la trompette
Et l'armée, en marchant vers les tours de Maspha,
Leur raconte de loin que Jephté triompha.

Le peuple tout entier tressaille de la fête.
— Mais le sombre vainqueur marche en baissant la [tête[126];
Sourd à ce bruit de gloire, et seul, silencieux,
Tout à coup il s'arrête, il a fermé ses yeux.

Il a fermé ses yeux, car au loin, de la ville,
Les vierges, en chantant, d'un pas lent et tranquille,
Venaient; il entrevoit le chœur religieux;
C'est pourquoi, plein de crainte, il a fermé ses yeux.

Il entend le concert qui s'approche et l'honore :
La harpe harmonieuse et le tambour sonore,
Et la lyre aux dix voix, et le kinnor léger,
Et les sons argentins du nebel étranger.

126. Car il a promis à Dieu, s'il lui donnait la victoire sur Ammon, de lui immoler la première personne qui sortirait de sa maison à son retour.

Puis, de plus près, les chants, leurs paroles pieuses,
Et les pas mesurés en des danses joyeuses,
Et, par des bruits flatteurs, les mains frappant les
[mains,
Et de rameaux fleuris parfumant les chemins.

Ses genoux ont tremblé sous le poids de ses armes;
Sa paupière s'entr'ouvre à ses premières larmes :
C'est que, parmi les voix, le père a reconnu
La voix la plus aimée à ce chant ingénu :

— « O vierges d'Israël! ma couronne s'apprête
La première à parer les cheveux de sa tête;
C'est mon père, et jamais un autre enfant que moi
N'augmenta la famille heureuse sous sa loi. »

Et ses bras à Jephté donnés avec tendresse,
Suspendant à son col leur pieuse caresse :
« Mon père, embrassez-moi! d'où naissent vos re-
[tards?
Je ne vois que vos pleurs et non pas vos regards.

Je n'ai point oublié l'encens du sacrifice :
J'offrais pour vous hier la naissante génisse.
Qui[127] peut vous affliger? Le Seigneur n'a-t-il pas
Renversé les cités au seul bruit de vos pas? »

— « C'est vous, hélas! c'est vous, ma fille bien-
[aimée? »
Dit le père en rouvrant sa paupière enflammée;
« Faut-il que ce soit vous! ô douleur des douleurs!
Que vos embrassements feront couler de pleurs!

Seigneur, vous êtes bien le Dieu de la vengeance,
En échange du crime il vous faut l'innocence.
C'est la vapeur du sang qui plaît au Dieu jaloux!
Je lui dois une hostie, ô ma fille! et c'est vous!

127. *Qui* au neutre a le sens de *quoi*.

— « Moi! » dit-elle. Et ses yeux se remplirent de
[larmes.
Elle était jeune et belle, et la vie a ses charmes.
Puis elle répondit : « Oh! si votre serment
Dispose de mes jours, permettez seulement

« Qu'emmenant avec moi les vierges mes compagnes,
J'aille, deux mois entiers, sur le haut des montagnes,
Pour la dernière fois, errante en liberté,
Pleurer sur ma jeunesse et ma virginité!

« Car je n'aurai jamais, de mes mains orgueilleuses,
Purifié mon fils sous les eaux merveilleuses;
Vous n'aurez pas béni sa venue, et mes pleurs
Et mes chants n'auront pas endormi ses douleurs;

« Et le jour de ma mort, nulle vierge jalouse
Ne viendra demander de qui je fus l'épouse,
Quel guerrier prend pour moi le cilice et le deuil :
Et seul vous pleurerez autour de mon cercueil. »

Après ces mots, l'armée assise tout entière
Pleurait, et sur son front répandait la poussière.
Jephté sous un manteau tenait ses pleurs voilés;
Mais, parmi les sanglots, on entendit : « Allez. »

Elle inclina la tête et partit. Ses compagnes,
Comme nous la pleurons, pleuraient sur les mon-
[tagnes,
Puis elle vint s'offrir au couteau paternel.
— Voilà ce qu'ont chanté les filles d'Israël.

Ecrit en 1820.

LE COR

I

J'aime le son du Cor, le soir, au fond des bois,
Soit qu'il chante les pleurs de la biche aux abois,
Ou l'adieu du chasseur que l'écho faible accueille,
Et que le vent du nord porte de feuille en feuille.

Que de fois, seul, dans l'ombre à minuit demeuré,
J'ai souri de l'entendre, et plus souvent pleuré!
Car je croyais ouïr de ces bruits prophétiques
Qui précédaient la mort des Paladins antiques.

O montagne d'azur! ô pays adoré!
Rocs de la Frazona, cirque du Marboré[128],
Cascades qui tombez des neiges entraînées,
Sources, gaves, ruisseaux, torrents des Pyrénées;

Monts gelés et fleuris, trône des deux saisons,
Dont le front est de glace et le pied de gazons!
C'est là qu'il faut s'asseoir, c'est là qu'il faut entendre
Les airs lointains d'un Cor mélancolique et tendre.

Souvent un voyageur, lorsque l'air est sans bruit,
De cette voix d'airain fait retentir la nuit;
A ses chants cadencés autour de lui se mêle
L'harmonieux grelot du jeune agneau qui bêle.

Une biche attentive, au lieu de se cacher,
Se suspend immobile au sommet du rocher,
Et la cascade unit, dans une chute immense,
Son éternelle plainte aux chants de la romance.

128. Pic des Pyrénées, non loin de l'endroit où se trouve la brèche de Roland.

Ames des Chevaliers, revenez-vous encor?
Est-ce vous qui parlez avec la voix du Cor?
Roncevaux! Roncevaux! dans ta sombre vallée
L'ombre du grand Roland n'est donc pas consolée[129]!

II

Tous les preux étaient morts, mais aucun n'avait fui.
Il reste seul debout, Olivier près de lui;
L'Afrique sur les monts l'entoure et tremble encore.
« Roland, tu vas mourir, rends-toi, criait le More;

Tous tes pairs sont couchés dans les eaux des tor-
[rents. » —
Il rugit comme un tigre, et dit : « Si je me rends,
Africain, ce sera lorsque les Pyrénées
Sur l'onde avec leurs corps rouleront entraînées. »

— « Rends-toi donc, répond-il, ou meurs, car les
[voilà. »
Et du plus haut des monts un grand rocher roula.
Il bondit, il roula jusqu'au fond de l'abîme,
Et de ses pins, dans l'onde, il vint briser la cime.

— « Merci, cria Roland; tu m'as fait un chemin. »
Et jusqu'au pied des monts le roulant d'une main,
Sur le roc affermi comme un géant s'élance,
Et, prête à fuir, l'armée à ce seul pas balance.

129. La Chanson de Roland ne fut connue qu'en 1837, mais la Légende de Roland hantait l'imagination des Romantiques et Vigny se proposait d'en faire le sujet d'une tragédie.

III

Tranquilles cependant, Charlemagne et ses preux
Descendaient la montagne et se parlaient entre eux.
A l'horizon déjà, par leurs eaux signalées,
De Luz et d'Argelès se montraient les vallées.

L'armée applaudissait. Le luth du troubadour
S'accordait pour chanter les saules de l'Adour;
Le vin français coulait dans la coupe étrangère;
Le soldat, en riant, parlait à la bergère.

Roland gardait les monts; tous passaient sans effroi.
Assis nonchalamment sur un noir palefroi
Qui marchait revêtu de housses violettes,
Turpin disait, tenant les saintes amulettes :

« Sire, on voit dans le ciel des nuages de feu;
Suspendez votre marche; il ne faut tenter Dieu.
Par monsieur saint Denis, certes ce sont des âmes
Qui passent dans les airs sur ces vapeurs de flam-
[mes.

Deux éclairs ont relui, puis deux autres encor.
Ici l'on entendit le son lointain du Cor.
L'Empereur étonné, se jetant en arrière,
Suspend du destrier la marche aventurière.

« Entendez-vous? dit-il. — Oui, ce sont des pasteurs
Rappelant les troupeaux épars sur les hauteurs,
Répondit l'archevêque, ou la voix étouffée
Du nain vert Obéron[130] qui parle avec sa fée. »

130. Obéron, roi des Elfes, qui tient une grande place dans certaines épopées médiévales.

Et l'Empereur poursuit; mais son front soucieux
Est plus sombre et plus noir que l'orage des cieux.
Il craint la trahison, et tandis qu'il y songe,
Le Cor éclate et meurt, renaît et se prolonge.

« Malheur! c'est mon neveu! malheur! car si Roland
Appelle à son secours, ce doit être en mourant.
Arrière, chevaliers, repassons la montagne!
Tremble encor sous nos pieds, sol trompeur de
[l'Espagne! »

IV

Sur le plus haut des monts s'arrêtent les chevaux;
L'écume les blanchit; sous leurs pieds, Roncevaux
Des feux mourants du jour à peine se colore.
A l'horizon lointain fuit l'étendard du More.

« Turpin, n'as-tu rien vu dans le fond du torrent? »
— J'y vois deux chevaliers : l'un mort, l'autre ex-
[pirant.
Tous deux sont écrasés sous une roche noire;
Le plus fort, dans sa main, élève un Cor d'ivoire,
Son âme en s'exhalant nous appela deux fois. »

Dieu! que le son du Cor est triste au fond des bois!

Ecrit à Pau, en 1825.

JUGEMENTS SUR LA POESIE DE VIGNY

SAINTE-BEUVE admirait Vigny et ne l'aimait pas. De biais et sous couleur d'une observation générale, il a noté ce qu'il y a dans la poésie de Vigny — comme du reste dans toute la poésie romantique — de douloureux et même de maladif. Vigny ne lui pardonna jamais d'avoir comparé la poésie à une maladie de l'huître et il lui répondit dans la *Maison du Berger*. Voici le texte de Sainte-Beuve :

« *Elle* [*la faculté poétique*] *y revient,* [*dans l'âge moderne*] *non plus comme faculté heureuse et naturelle, mais comme une maladie pénétrante, subtile, une affliction plutôt qu'un don, une rosée amère à des tempes douloureuses. La finesse naïve de ces âmes sensibles, passionnées, saintement ambitieuses, en opposition avec l'atmosphère inclémente où elles vivent, s'altère bientôt et contracte presque immanquablement une irritation, une âcreté cachée qui passe dans l'art, et que la sérénité des belles œuvres précédentes ne connaissait pas. Les œuvres nouvelles qui sortent de ces luttes infinies, de ces mondes intérieurs de souffrances, d'analyses, de pointillements, peuvent être belles encore, belles comme des filles engendrées dans les angoisses, belles de la blancheur des marbres, de complexion bleuâtre, veinées, perlées et nacrées, mais sans une certaine vie primitive et saine...*

Les œuvres de cette poésie des époques encombrées et déjà grêlées ne sont pas des fruits, à vrai dire; ce sont des produits rares, précieux .peut-être, mais non pas nourrissants. Il y a dans les fleurs des couleurs brillantes et des beautés qui sont de véritables dégénérations déguisées. La perle, si chère aux poètes, n'est rien autre chose, dit-on, qu'une production maladive d'un habitant des coquilles sous-marines, qui répare, comme il peut, son enveloppe entamée. L'encens, non moins cher à la poésie, et qui par son parfum rappelle si bien celui de quelques œuvres mystiquement exquises... l'encens lui-même n'est guère qu'une aberration de la vraie sève, un trésor lent sorti d'une blessure, et douloureux sans doute au tronc qui le distille...

Son talent [*d'Alfred de Vigny*] *réfléchi et très intérieur n'est pas de ceux qui épanchent directemnt par*

la poésie leurs larmes, leurs impressions, leurs pensées; il n'est pas de ceux non plus chez qui des formes nombreuses, faciles, vivantes, sortent à tout instant et créent un monde au sein duquel eux-mêmes disparaissent; mais il part de la sensation profonde, et lentement, douloureusement, à force d'incubation nocturne sous la lampe bleuâtre, et durant le calme adoré des heures noires, il arrive à la revêtir d'une forme dramatique, transparente, pourtant, intime encore. »

(Portraits contemporains, II.)

Sainte-Beuve est revenu à Vigny, au moment de la publication posthume des *Destinées.* Il en a bien vu la portée. Mais, par une étrange défaillance de goût, il n'a pas senti combien ces poèmes étaient au-dessus de tout ce que Vigny avait écrit, et en vérité d'un autre ordre.

...Les Destinées, *recueil posthume de M. de Vigny et dont les pièces, pour la plupart, avaient paru déjà dans cette Revue, ont été généralement bien jugées par la critique : elles sont un déclin, mais un déclin très bien soutenu : rien n'y surpasse ni même (si l'on excepte un poème ou deux) n'égale ses inspirations premières, rien ni déroge non plus ni les dément. Le recueil est digne du poète...*

Un grand désespoir est l'inspiration générale de ces pièces des dernières années, — un sentiment d'abnégation, combattu par je ne sais quel autre sentiment qui dit au poète d'espérer en l'esprit, en l'avenir de l'esprit, et contre toute espérance même...

Quand on vient de lire ce dernier volume de M. de Vigny et de s'y rafraîchir l'idée et la mémoire de son talent, on comprend le cas que les esprits élevés et ceux mêmes des nouvelles écoles philosophiques ou religieuses font et feront de lui. Il a compris quelques-uns des grands problèmes de notre âge et se les est posés dans leur étendue. Le poème du Mont des Oliviers les assemble et les suspend comme dans un nuage. Il est de cette élite de poètes qui ont dit des choses dignes de Minerve. Les philosophes ne le chasseront pas de leur république future.

(Nouveaux Lundis, t. VI.)

SUJETS DE DISSERTATION SUR ALFRED DE VIGNY

— *Leconte de Lisle estime que le recueil des* Destinées *marque un affaiblissement du génie de Vigny. Sainte-Beuve est à peu près de cet avis. Quand vous comparez aux pièces données en appendice* la Maison du Berger, le Mont des Oliviers, la Mort du Loup, *avez-vous cette impression?*

— *A travers le recueil des* Destinées, *essayez de définir le pessimisme de Vigny — ce qu'il pense de l'homme, de sa condition, de son histoire depuis l'antiquité — la conclusion qu'il tire de là pour fixer l'attitude à prendre en face du destin — ses hésitations et son évolution sur ce point.*

— *Comment dans le recueil des* Destinées, *Vigny est-il déjà un poète symboliste?*

— *Vous supposerez une lettre de Vigny à Musset après que celui-ci eut publié* La Nuit de Mai. *Vigny a été ému par le mythe du Pélican qui donne son cœur à ses enfants; le poète qui fait ses vers avec ses sanglots est sûr de toucher les cœurs. Mais n'y a-t-il pas quelque faiblesse à pleurer ainsi devant tous. L'attitude que l'homme doit prendre devant la méchanceté du sort, il a voulu la traduire, lui aussi, par un mythe que lui a suggéré un incident de chasse. Il vient d'écrire* La Mort du Loup, *dont il indique le sens et la conclusion.*

TABLE DES MATIERES

LIBRAIRIE DE GIGORD
Paris N° 408
Dépôt légal : 3e trim. 1948

Imprimé en France

BRODARD ET TAUPIN
Coulommiers-Paris
N° 40875-7-1948.